

Chronologie des événements

Avril à juin 323



****FINDEST****

Après le couronnement du Guérisseur dans les jungles de Pyrae en avril, les supporters du nouveau Roi n'avait pas perdu de temps. Rassemblant leurs effectifs, ils avaient pris la mer et débarqué à quelques lieues de Cassel. Bien sûr, il aurait été plus aisé d'utiliser les installations portuaires de la capitale cassolmeroïse, mais, à la suite de l'assassinat de Maureen Gwenfrynn, d'Armand Dessauls et de leur fille Aureen lors des célébrations des Floraisons, la ville avait été fermée par mesure de sécurité à tout nouveau visiteur. Le Roi et les siens avaient donc dû laborieusement débarquer leurs troupes sur une plage au nord de là. Ce n'est qu'au début du mois de mai que ceux-ci pouvaient débiter leur périple sur le continent.

L'avant-garde de la Grande Marche se présenta à Bois-Blanc dans le comté cassolmeroïse Findest tôt le matin du 4 mai afin d'annoncer l'arrivée imminente du convoi. Quelques jours plus tôt, au palais d'Yr à l'occasion du Bal des Floraisons, messires Constant Blanchêne et Rénald de Montboisé avaient conclu une entente afin qu'un droit de passage vers le Sarrenhor soit accordé au Roi-Prophète et à son escorte. Le tout devait donc n'être qu'une simple formalité. C'est pourquoi les gens qui se présentèrent sur le fief de Constant furent surpris d'apercevoir environ un millier de combattants prêts à la guerre. Levant bien haut leurs bannières, les éclaireurs allèrent s'enquérir de la situation. On les guida alors jusqu'à la résidence du comte, où des garçons d'écurie prirent soin de leurs montures. Les lieux étaient modestes, au milieu d'un petit hameau fort probablement très calme en temps normal, mais grouillant de bruit et d'activités en cette journée ensoleillée.

À l'intérieur de la résidence, Constant était penché sur des cartes de la région. Un homme et deux femmes l'accompagnaient, l'air songeur.

-Entrez, lança le comte, tentant un ton jovial et léger qui contrastait avec l'ambiance dans la pièce. Apportez à boire et à manger à nos invités, je vous prie, dit-il à un soldat qui se trouvait à ses côtés.

Puis, se tournant vers les nouveaux venus, il ajouta: « Vous me voyez désolé du peu d'hospitalité dont nous pourrions faire preuve. Le voyage à venir nous demandera beaucoup de ressources.

-Nous comprenons, comte Blanchêne. Soyez assuré que nous saurons nous satisfaire de ce que vous pourrez nous donner.

-Puisse le Céleste vous bénir, répondit Constant.

-Messire... il semble évident que vous avez levé vos armées. Devons-nous nous en préoccuper?

Constant fixa ses interlocuteurs. Pendant quelques instants, il ne sembla pas comprendre leur question, puis ouvrit grand les yeux en levant les mains devant lui.

-Oh! Mais non! Mais non. Nous partirons bientôt donner suite aux tristes événements s'étant déroulé en Cassel. Voilà tout. Non. La Grande Marche n'a rien à craindre de nous. Je suis désolé si vous avez eu quelque doute que ce soit. Messire de Montboisé a eu la courtoisie de me demander un droit de passage et c'est avec joie que je le lui ai donné. D'ailleurs, une centaine de citoyens de la région vous accompagneront pour aider à assurer la sécurité du convoi et contribuer à ce qu'il se rende à bon port. Faire barrage à l'oeuvre du Guérisseur serait une hérésie à mes yeux. »

Lorsque les membres de l'avant-garde eurent terminé leur goûter, ils reprirent la route après qu'on leur ait présenté le sergent Louis de l'Hêtre, de la milice nommée la Marée des Marais, qui se joindrait à la Marche lorsqu'elle traverserait le comté. Quelques centaines de mètres plus loin, à l'abri des oreilles cassolmeraises, l'une des membres de l'expédition demanda à voix haute: « Je n'ai pas rêvé et nous avons tous vu leurs bannières, n'est-ce pas? ». Tous ses collègues hochèrent la tête, ne sachant qu'en faire.

Ce qu'ils avaient vu, c'étaient des centaines de bannières arborant les armoiries des familles plus ou moins imposantes de Cassolmer en général, mais de Findest en particulier. Les haches croisées de la famille Sanspitié, les écureuils des Blanchêne, la feuille et le gland des Deschênes, les rivières des de la Berge et de la Rive, les quenouilles des du Marais, le rosier des Rosedor et bien d'autres blasons étaient visibles. Sur certaines bannières, on retrouvait le taureau des Gwenfrynn, symbole de l'unité du palatinat dans la diversité du peuple. Jusque là, quiconque avait déjà vu une armée cassolmeroise n'aurait pas été dépaycé. Cependant, chaque étendard portait un nouvel élément, parfois peint, parfois cousu : des hirondelles. Il n'y avait pas un seul étendard n'étant pas agrémenté de trois hirondelles formant un cercle: une rouge, une bleue et une blanche. Cassolmer basculait de plus en plus fermement du côté des Hirondelles.



LA MARCHE

Avant de s'aventurer sur le territoire de Findest en Cassolmer, la Grand Marche du Roi rassemblait près d'un millier de participants. Témoins du couronnement d'avril, les curieux avides d'en apprendre davantage à propos de ce mystérieux nouveau souverain et les gardes personnels constituaient l'essentiel de la troupe. Cependant, dès qu'elle atteignit les frontières du comté de Blanchêne, ses rangs grossirent fabuleusement.

Autour du Roi lui-même, une petite armée de gardes du corps coordonnée par Turhior Walreen, le vigilant de Solen Orwyn, filtrait minutieusement tous ceux qui tentaient de s'approcher de leur protégé.

Le Guérisseur, reconnu pour sa proximité avec le peuple et les malades, était soudainement devenu l'objet de toutes les menaces. Se déployant autour de cette garde rapprochée, plus de cinq mille soldats en vinrent à se greffer au fil des lieues parcourues. Si la plupart étaient originaires du Val-de-Ciel, des bannières inattendues s'ajoutèrent à la ribambelle d'étendards flottant tout autour du Roi : celles d'Hector de Grandeherse de Fel, de Victor Casielli, Vénitia Cordari et Adam De Viscentini d'Avhor, d'Archibald Francs-Récifs et de Constant Blanchêne. De plus, dès leur débarquement en Cassolmer, les auxiliaires de cette légion avaient veillé à remettre aux pèlerins et nouveaux fidèles des armes spécialement conçues dans les ateliers de Théodas Kléber. La Grande Marche du Roi n'avait assurément pas les allures d'un pèlerinage pacifique.

Néanmoins, à l'avant de la procession, une cinquantaine de religieux obéissant aux préceptes de l'Ordre de l'Illumination, de la Garde Céleste et du Haut Pilier menaient la marche. À la droite et à la gauche de Philippe Krazibhon, chapelain d'Henri DuCrâne qui ouvrait le chemin avec un encensoir sacré, l'Oratrice du Haut Pilier Alianne Branderband et le Prélat de l'Ordre de l'Illumination Oliviero De Rimini invitaient les Ébénois rencontrés à s'agenouiller devant le nouveau représentant du Céleste en Ébène. La rumeur d'une potentielle fusion de l'ensemble des congrégations célésiennes gagnait en force et la présence de fidèles d'horizons divers semblait le confirmer. Tous n'attendaient que le verdict du Roi à ce sujet.

La Grande Marche quitta donc Cassolmer le 7 mai pour s'engouffrer dans les steppes du clan Ferres, puis pénétrer en terres lauroises par le comté de Vallon le 20 mai. Cependant, à la frontière entre Laure et le Sarrenhor, de nouveaux visiteurs de marque firent leur apparition. Isaac de Relmont, accompagné d'une poignée de soldats, se présenta humblement à l'entourage immédiat du Roi. Dans ses bras, il portait un bébé blanc et malingre. En raison de la confiance absolue qu'avaient les protecteurs royaux pour le médecin valécien, celui-ci put s'approcher du souverain et lui présenter ses doléances. Tout en lui tendant l'enfant au souffle rauque, il lui dit : « Mon Roi, je vous présente Théodoria, anciennement nommée Altara, fille de Mila Chilikov et de Rénald de... »

Le Roi, appuyé sur un bâton noueux et vêtu d'habits de voyageur contrastant avec sa couronne d'or et d'ambre, interrompit son sujet : « Childéric des Martial. Elle est la fille de Mila Chilikov et de Childéric des Martial. Il est à l'honneur du très pieux messire de Montboisé de veiller aux soins de l'enfant, mais nul ne peut comprendre le mal dont souffre ce bambin si l'on ignore ses origines. »

Autour d'eux, un malaise se fit sentir. L'histoire des origines floues de l'enfant de Mila et Rénald circulait depuis peu, mais jamais quelqu'un n'avait officialisée aussi ouvertement celle-ci. Le Roi n'était pas un partisan des faux-semblants et il le prouvait de nouveau. Isaac reprit : « Oui...je vous remercie de cette précision mon Roi. Cette enfant souffre d'un mal inconnu dont aucune médecine ne semble pouvoir venir à bout. Née dans la lumière, elle a écopé de l'hérétique rituel qu'a subi sa mère aux mains de Guglielmazzi. Par la grâce du Céleste, aidez-la. »

Le Roi remit son bâton de marche à Turhior et prit délicatement le bébé dans ses bras. Sous le chaud soleil d'été, le souverain étudia un instant Théodoria. D'une pâleur quasi-cadavérique, le simple fait de respirer lui paraissait être une épreuve de chaque instant. Doucement, le Roi inclina la tête et apposa un baiser réconfortant sur le petit front anormalement froid de sa protégée. Immédiatement, le souffle rauque de l'enfant sembla s'alléger et se libérer, comme si un poids invisible avait été retiré de sa poitrine. Le Guérisseur sourit paisiblement et proclama :

« À l'intérieur des liens de l'union sacrée, l'enfantement est la promesse d'un avenir radieux. Hors de ces liens toutefois, la mise au monde est un germe de trahison et d'abandon. Cette enfant est la concrétisation de ce fait. Chaque jour où le bébé souffrira, ses parents devront souffrir tout autant. Childéric des Martial éprouve déjà cette souffrance et se montre digne de son échec. Mila Chilikov non. Tout vrai Célésien qui acceptera mon règne devra veiller à ce que justice soit faite.

Toutefois, toute naissance est un don du Dieu. La célébrer est le devoir de ceux qui éduquent l'enfant dans la voie du Céleste, car le privilège de modeler l'esprit d'un nouveau-né est la démonstration suprême de la confiance que nous porte le Seigneur. Seule la lumière céleste pourra amener ce nourrisson à l'âge adulte. À partir de ce jour, il restera à mes côtés et se nourrira de mes bénédictions. Je célébrerai son existence comme un cadeau cher pour l'Ébène. Trop de pleurs entourent cette courte vie ; maintenant nous devons la célébrer. »

Isaac de Relmont s'agenouilla devant le souverain et accepta sa décision avec humilité. Or, le Roi porta brusquement son regard en direction d'un témoin de la scène se tenant à une vingtaine de mètres de là. L'homme de petite taille, jusqu'alors silencieux, écartilla alors les yeux, étonné. Ses cheveux et sa barbiche grise ainsi que son jeune visage rendaient laborieuse l'estimation de son âge, mais son œil gauche d'un jaune éclatant contrastait avec le gris de son œil droit, lui donnant pratiquement une apparence de loup. Dès qu'il sentit le regard du Roi se poser sur lui, l'inconnu comprit que ses intentions avaient été démasquées par un secret mystique. Il tenta bien de prendre la fuite, mais il fut promptement intercepté par la foule en présence. Le souverain dicta son ordre : « Tuez cet homme. Nul n'attentera à la vie de la fille du Céleste. »

Lorsque la Grande Marche continua son pèlerinage le lendemain matin, elle laissait derrière elle six pieux de bois enfoncés dans la terre fertile à la frontière de Laure et du Sarrenhor. Sur chacun des pieux, un membre de l'assassin présumé avait été planté : tête, tronc, bras et jambes.

GUÉ-DU-ROI

Le 25 mai, les milliers de loyalistes royaux apparurent en vue de Gué-du-Roi. Lors des jours précédents, plusieurs navires du Val-de-Ciel avaient remonté la Laureanne, transportant à leur bord une dizaine d'armes de siège -canons et béliers- et de nouveaux renforts menés par François Lefort et Théodas Kléber. Après avoir consulté les commandants des forces terrestres guidées par Linerius Quantus et William Gâtreaux, ils organisèrent un pont de bateaux afin de franchir le fleuve et débarquer en vitesse sur l'île de Gué-du-Roi. Heureusement, quand le Roi et ses armées furent au pied des portes de la capitale lauroise, celles-ci étaient déjà ouvertes. Seule une femme montée sur un destrier gris et accompagnée d'une dizaine de gardes de la ville les attendaient. À la vue des arrivants, elle clarifia la situation :

« Salutation, sujets du Guérisseur. Je me nomme Ivania de Vilm, ancienne comtesse du Bleu-Comté et messagère du seigneur-palatin de Laure Enguerrand de Fern. Gué-du-Roi est ouverte à vous. Mon seigneur et ses armées ne sont pas ici en ce moment, mais même si cela avait été le cas je doute qu'il aurait été judicieux de résister à votre...présence. Laure a fait le choix libre et éclairé d'entrer dans la paix du prince Élémas V. Nous avons espoir que si vous souhaitez persuader les Laurois de changer d'idée, vous le ferez par la discussion pacifique et la construction de ponts. Vous pouvez rester ici le temps de vous ravitailler et poursuivre votre route. Vous êtes nos invités. Mais méfiez-vous, la Peste

sanglante s'est frayée un chemin jusqu'ici et les rues ne sont plus aussi accueillantes qu'elles le furent de par le passé. »

De la foule émergea alors le Roi couronné. Calmement, il proclama à tous, Laurois comme sujets de son règne : « Tout conflit ne se règle pas par le sang et la mort. Vous êtes les invités dans mon royaume et j'accepte, pour l'instant, d'honorer vos demandes. Bientôt, Ébène sera unie sous une seule Couronne et une même Foi. Palatins ou paysans, tous serviront également le Roi. Les cinq congrégations, divisées par l'incertitude des derniers siècles, ne formeront qu'un Tout oeuvrant sous le Céleste. Mon fidèle frère, Oliviero Carada De Rimini, y veillera. Le Recueil des Témoins, héritage du premier Roi, continuera de guider les fidèles vers la Lumière, renforcé par la voix bienveillante du second Roi. Je suis le Successeur promis et attendu. Je ne détruirai pas l'héritage du passé, mais tendrai la main vers les valeureux. Gens de Gué-du-Roi, invités en mes terres, j'honorerai la paix en cette ville afin de faire de vous des témoins de l'avènement de la Seconde Ère Royale. »

Ivania de Vilm demeura sans mot face à ce discours inattendu. Et même si elle l'avait souhaité, elle aurait été bien mal positionnée pour lancer quelques pointes au meneur d'une force de 6000 âmes. Elle se contenta de faire signe à ses subordonnés de laisser passer les arrivants.

Tel que la messagère l'avait annoncé, un silence de mort planait sur les rues de la cité. Bien que la Peste sanglante débutait à peine à Gué-du-Roi, la paranoïa généralisée qu'elle suscitait avait vite fait de causer la désertion des espaces publics. Des volets placardés, des portes marquées d'un grossier « X » de chaux blanche et des charrettes bondées de cadavres ensanglantés s'offraient partout au regard des visiteurs. Les commandants de l'armée royale purent donc aisément établir leur campement sur la Place de la Paix. Dans les chaumières, la nouvelle de la présence du Guérisseur raviva les espoirs : allait-il sauver la cité du mal qui la consumait ?

Le 27 mai, une caravane à l'allure suspecte entra dans la ville. Cerné par une vingtaine de cavaliers légers portant des foulards blancs, un wagon fermé similaire à celui destiné au transport des prisonniers dans l'est du royaume fut intercepté par les protecteurs royaux. À l'avant du convoi, Alberti Formato, envoyé de Benito di Ontano, annonça qu'il apportait au Guérisseur l'occasion de prouver à tout Salvamer l'étendue de ses pouvoirs. Dans le wagon, vingt Salvamerois affectés par la Peste sanglante avaient accepté d'effectuer le voyage jusqu'en Laure pour bénéficier des ultimes bénédictions du Céleste. Dès cet instant, on comprit que les événements devaient s'accélérer.

Le lendemain matin, les cloches du célestaire de Gué-du-Roi sonnèrent pendant près de trente minutes. Simultanément, des crieurs publics sillonnaient les avenues et les ruelles afin de convoquer au plus haut lieu saint de Laure les affligés de la peste ; le Guérisseur offrirait les bénédictions sacrées. Vers midi, près de trois cents individus désespérés, hommes ou femmes, jeunes ou vieillards, s'agglutinaient sur le parvis du célestaire. L'armée royale, bien en retrait, avait pris soin de troquer ses masses et ses épées pour des lances et des arbalètes afin de contenir la foule tout en demeurant à distance des infectés. Dans un ordre relatif, les gueux furent invités à entrer dans le majestueux bâtiment. Quentin Valmont, envoyé de Vassili de Vignolles en charge des pestiférés de l'hôpital de Gué-du-Roi ce mois-ci, s'assura personnellement que les déplacements se fassent dans le respect et la discipline, puis entra lui-même dans le lieu saint.

À l'intérieur, le Roi et sa garde rapprochée s'étaient installés devant l'autel. Si les protecteurs personnels du souverain portaient des gants et des masques de tissu pour filtrer l'air, le Guérisseur ne

revêtait que sa fidèle toge grise, un bâton de pèlerin et sa couronne. Près d'eux, plusieurs caisses de vivres, de couvertures et de denrées essentielles avaient été apportées au cours de la nuit. Tandis que les malades prenaient place sous les arches de pierres du célestaire afin de permettre au maximum d'entre eux de profiter du miracle à venir, le Roi décida d'aller à leur rencontre. Touché, embrassé et acclamé, il traversa la nef d'un pas léger et paisible. Derrière lui, ses gardes du corps tentaient tant bien que mal de le suivre, mais leurs précautions étaient vaines : nul pestiféré n'avait pour intention de menacer la vie du Salvateur.

Lorsqu'il eut complètement traversé le célestaire, le Roi se posta sous le porche principal, baigné dans la lumière du Soleil. En levant les mains, il demanda le silence, puis déclara d'une voix bienveillante : « Ayez la foi et vous serez récompensés, car l'espoir réside dans les cœurs de ceux qui croient. ». Dans la foule, on entendit les réponses des fidèles : « J'ai la foi! », « Le Céleste est en vous! ».

Puis le Roi recula de quelques pas, sortant du célestaire. Immédiatement, ses gardes se déployèrent et refermèrent les larges portes de bois renforcées d'acier et les scellèrent. À l'extérieur, les témoins - autant les supporteurs du Roi que les Laurois- se turent. Imperturbable, le souverain s'adressa à la foule muette :

« Seul le Très-Haut détient le pouvoir de sauver l'Homme, et seul le Très-Haut peut gratifier l'Homme des armes nécessaires à sa survie. C'est par mon intermédiaire que vous avez été libérés, mais je ne suis que le Prophète du Céleste, le porteur de ses miracles ; c'est par mon sang qu'il vous a accordé ses bienfaits. Je suis aussi responsable de mon sang qu'un duc l'est du sien. Ne célébrez donc pas l'inconnu qui se dresse devant vous ; célébrez plutôt les dons qu'il détient et le rôle qu'il joue.

Ce mal qui rôde en ces terres, c'est le résultat de l'éternelle vengeance des ombres. Nul Prophète, nul Roi, ne pourra jamais vaincre de ses propres mains les ombres qui occupent le cœur des faibles. Le cœur des faibles doit être renforcé et se tourner entièrement vers le Céleste afin d'obtenir salvation et rédemption. Seul le Dieu peut soigner ce mal, celui-ci ayant été conçu par les esprits mauvais et ténébreux. Nous, créatures du Très Haut, devons accepter Ses desseins et notre faiblesse.

Gardez les portes de ce célestaire scellées pendant dix jours et dix nuits. Au terme de cette période, ouvrez les. Les survivants seront bénis du Dieu. Les autres l'auront rejoint. Ne pleurez pas pour eux, car ce ne sont que les premiers à éprouver l'ultime épreuve du Céleste. Demain, Ébène se relèvera plus fort, plus pur et plus pieux. »

Au terme de ce discours, le Roi disparut parmi les rangs de ses soldats. Dans le célestaire, les cris de panique fusèrent, les malades laissés à eux-mêmes. Or, malgré leurs supplications, nul ne devait les libérer.

****GUETHIER****

Les armées royales quittèrent Gué-du-Roi le lendemain du décret de la quarantaine dans le célestaire. L'étape finale de la Grande Marche approchait et il ne convenait guère de s'attarder plus que nécessaire dans la capitale lauroise. Dans un imposant cortège remontant la Laurelanne autant par voies terrestre que navale, les marcheurs convergèrent vers Guethier, dernier port avant la baie d'Ambroise et l'île d'Yr. Ils ne s'arrêteraient que lorsque le Roi serait assis, selon la volonté du Céleste, sur le trône d'ébène dans le palais des princes et princesses.

À quelques lieues de Guethier, l'avant-garde de la légion fit rapport de la présence de nombreuses sentinelles dans le périmètre de la ville côtière. Abandonné depuis l'exécution de son précédent seigneur, Fidel Guglielmazzi, l'endroit ne devait pourtant représenter aucune résistance. D'heure en heure, les éclaireurs confirmèrent néanmoins que près de deux milles soldats occupaient les fortifications du fief. Une armée assurément incapable d'arrêter la Grande Marche, mais suffisante pour causer l'émoi si un massacre devait survenir. Dans l'après-midi du premier jour de juin, les représentants des deux armées se rencontrèrent donc à la lisière de la ville, dans un champ en friche.

Parmi les partisans du Roi, Solen Orwyn, Oliviero Carada de Rimini, Alianne Branderband, Linerius Quantus, William Gatereaux et, bien sûr, le Roi lui-même s'étaient avancés sous le drapeau blanc des négociations. Avec eux, une dizaine de soldats répondant à Isaac de Relmont les escortaient. Sur leurs uniformes, des tissus azur et or avaient été cousus et des broderies annonçant leur nouvelle devise étaient lisibles : « Nous sommes des porteurs de la Lumière du Céleste ». De l'autre côté, le seigneur-palatin et Maître des lois d'Yr Enguerrand de Fern et Mathelin de Rouel, négociant de Vassili de Vignolles menant les mercenaires des Chaînes Prasines, en avaient fait de même. William Gatereaux, commandant du potentiel siège à venir et nouveau Gardien des Cols du Val-de-Ciel, ouvrit la discussion sans gêne : « Libérez le passage et laissez le Roi légitime d'Ébène atteindre la cité d'Yr. Ne nous forcez pas à vous repousser par la force. »

Mathelin, outré par cette absence de préambules, prit une inspiration dans l'espoir de répondre à l'ordre du Valécien, mais Enguerrand leva sa main gantée de fer, l'invitant à garder le silence. Adoptant un sourire poli, le seigneur-palatin tenta une réponse :

« Voilà une demande qui a le mérite d'être franche et directe. Je vous imiterai donc. Le Symposium des Braves de Laure a ouvertement pris le parti du prince Élémas V et de l'Assemblée d'Ébène. En tant que seigneur-palatin élu par ce même Symposium, je suis ici pour éviter toute violence en nos terres et toute agression sur la cité d'Yr où repose le pouvoir que nous estimons légitime.

Je connais l'ampleur des forces qui vous succèdent. Et non, nous ne pourrions pas les arrêter. Tout comme nous ne voulons pas le faire. Mais, en tant qu'ancien comte d'Yr, je peux vous garantir que si vous franchissez la baie d'Ambroise afin de prendre la capitale par la violence, vous ferez couler des rivières de sang. Le renversement de Théodoria fut planifié de longue date et, même avec moult sympathisants à l'interne, les morts se comptèrent par centaines. Une attaque de front comme le fit le Vinderrhin il y a un an de cela mènera à des milliers de morts de part et d'autre, de même qu'à la destruction de la cité sur laquelle vous souhaitez régner. Les milliers de défenseurs d'Yr vous attendent de pied ferme, sachez-le.

Sachant que vous approchiez, le prince Élémas V a convoqué un sommet de la dernière chance pour demain. Fel, l'Orrhindas, les provinces de l'est, les loyalistes de Corrèse et tous les seigneurs et dames d'Ébène ayant des prétentions politiques y seront. Je vous en conjure, donnez une chance à ce sommet. Envoyez-y vos propres représentants et tentez de remporter par la parole ce que l'épée ne ferait qu'abîmer. Si aucune issue diplomatique n'est trouvée...alors nous verrons ce que l'avenir nous réservera. »

Tous les regards se tournèrent vers le Guérisseur couronné, demeuré silencieux jusqu'alors. Contrairement à son habitude, il évita les discours et sermons, se contentant d'émettre une décision laconique : « Nous n'accepterons aucun compromis, mais l'heure est venue de prêcher dans la cité du

Prophète. Ce sommet offrira une dernière occasion à ceux qui refusent le règne du Céleste de se raviser. Trois cents gardes nous accompagneront et le reste des armées demeurera ici, à Guethier. »

Enguerrand inclina la tête : « Ainsi soit-il. ». Après une brève révérence, le palatin se retourna et entreprit de retourner vers ses retranchements. Il fut arrêté par la voix du Roi qui lui décocha un avertissement cryptique : « Seigneur de Fern, le Céleste chérit la loyauté. Un homme ne peut cracher sur ses serments sans en payer le prix. ». Le chef laurois écouta l'affirmation, mais ne se retourna pas. Il hocha la tête légèrement et reprit sa route.

L'armée du Roi grandissait de jour en jour et campait désormais à la porte de l'île d'Yr. Si le sommet proposé par Élémas V venait à échouer, le royaume serait définitivement déchiré jusqu'en son cœur.



LE BAN

Les tentes et bivouacs s'étendaient à perte de vue à la lisière de la forêt d'Ébène. Depuis une semaine déjà, des contingents armés avaient établi leurs campements à l'entrée de la route de la Lumière, principale voie d'accès menant au mystérieux Lichthaus, quartier général de la Garde Céleste et de la princesse Théodoria.

Tout d'abord, ce furent les légions de Fel qui s'installèrent sur place. Menées par l'entourage rapproché du chancelier Valérian Ronce-Cœur, celles-ci répondaient à la levée de ban décrétée au début du mois par le haut seigneur. Derrière les officiers de messire Ronce-Cœur, Bralan LaCôte et Claus Beauclaire, des guerriers armés jusqu'aux dents s'apprêtaient à mener le combat. Les seigneurs et dames de tout Fel avaient répondu à l'appel, à deux exceptions près : le comté de Jéranbourg, dont le comte Hector de Grandeherse et ses proches semblaient avoir disparu, et les forces Aerann elles-mêmes, occupées par la restructuration du duché à la suite du décès d'Aldrick Aerann. Dans les chariots précieusement conservés au cœur du convoi militaire, des quantités effrayantes de feu grégeois et de produits explosifs avaient été consignées. Ainsi, si l'ennemi refusait de céder aux ultimatums des commandants, ce serait toute la forêt qui brûlerait.

Cependant, la destination finale de cette levée de ban demeurait floue. On savait que Ronce-Cœur visait à secourir la Générale de Pyrae, Vahya Lazhiri, kidnappée un mois plus tôt par Tomek Marcell et la Garde Céleste. Or, on ignorait encore où était tenue prisonnière la haute-dame. Entre Porte-Chêne et le Lichthaus, on hésitait à savoir vers où marcheraient les troupes. Néanmoins, les rumeurs les plus tenaces prenaient Porte-Chêne pour cible, bastion fortifié du palatinat. Quant à savoir si ces ragots avaient été propagés intentionnellement pour détourner les yeux du Lichthaus, c'était autre chose.

C'est une modeste cohorte en provenance du comté d'Esfroy qui devait clarifier la situation. Constituée d'enquêteurs mandés par Abigamond de retrouver son fils disparu, Emond, et la fille du banquier Francesco Cuccia, Farabella, elle se rendit dans les environs de Porte-Chêne pour investiguer. Grâce au support des spécialistes envoyés par Freudriech Franckowiak, Abigamond et Vassili de Vignolles, de même qu'en présence de Gaëlle Aeby et Gustav Bogdanov, ils établirent que les prisonniers de marque n'avaient pas été amenés dans la cité corréenne lors du mois d'avril. En raison de l'importance de ceux-ci et des fortes probabilités de représailles massives, Conrad Mensner, le gardien de Porte-Chêne, avait refusé de les accueillir. Bien que loyal à Théodoria, l'homme préférait désormais la sécurité de sa ville aux subtils plans de la princesse en exil. Le Lichthaus devint donc la cible à privilégier. Quand les enquêteurs firent la rencontre des Felbourgeois stationnés près de la forêt d'Ébène, ils informèrent Valérian Ronce-Cœur de leurs découvertes et convinrent de faire route commune afin de couvrir davantage de terrain.

Quelques jours plus tard, une nouvelle armée apparaissait au nord. Mené par les officiers de Vahya Lazhiri, le ban de Pyrae -du moins, ce qui avait pu être levé malgré l'éruption imminente de l'Inirayavenait se joindre à leurs alliés de Fel. Entre les bannières du Rouge-Fort de Vahya Lazhiri et Kathara Chadna, on pouvait apercevoir les couleurs du comté de Vilem en Laure, contrôlé désormais par Aishwarya et Ashana Rai. De plus, quelques centaines de soldats et zélotes sous les ordres des capitaines d'Emma Apfel et d'Oliviero De Rimini les escortaient. Loin de se surprendre de la présence des Felbourgeois sur place, les Pyristes joignirent leurs forces à eux afin de ne former qu'une seule

vaste coalition. Devant ces cinq mille soldats aguerris et prêts à la guerre, il ne faisait aucun doute que les murs du Lichthaus ne pourraient résister.

Le 15 mai, les légions se mirent en marche vers l'ouest, vers les profondeurs de la forêt d'Ébène et son château de lumière.

****LE LICHTHAUS****

Selon les plans initiaux d'Aishwarya Rai, Apolline de Jade devait ouvrir la route aux Pyristes souhaitant supposément participer au processus d'Illumination au Lichthaus. Or, jamais l'ancienne comtesse de Haute-Sève ne se présenta aux troupes. Peut-être en raison d'une fuite interne révélant les plans suspects des visiteurs, peut-être en raison de l'ampleur des forces se présentant à l'orée de la forêt et du refus de Théodoria d'accueillir tout nouvel arrivant, la dame de Jade ne vint pas à la rencontre des étrangers. C'est donc par eux-mêmes, entre autres grâce aux conseils de Gustav Bogdanov qui connaissait la forêt d'Ébène comme le fond de sa poche, que les hordes purent emprunter en toute quiétude la route de la Lumière.

Le voyage dura près de deux jours. La première journée, l'avancée fut une simple promenade de plaisance. Certes, la forêt se montrait intimidante, mais le gazouillis des oiseaux et la beauté de l'environnement charmaient les visiteurs. Au terme de cette journée, la cohorte arriva finalement dans une clairière où avait été construit un avant-poste de bois antérieurement habité par une poignée de sentinelles portant les couleurs de la Garde Céleste. Pourtant, étrangement, l'avant-poste avait été déserté plusieurs jours plus tôt. Les forestiers du Lichthaus n'étaient pas du genre à quitter leurs postes et à reculer devant l'ennemi. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : Théodoria avait donné l'ordre à ses forces de se replier. Immédiatement, on ordonna aux colonnes de soldats de resserrer les rangs. L'ennemi pouvait surgir à tout instant.

C'est le lendemain que la forêt montra son vrai visage. Après le départ de la clairière, une atmosphère pesante commença à écraser les visiteurs et un silence lourd les enveloppa. Aucun bruit d'oiseau ou déplacement de petits animaux ne pouvait être perçu. Pire encore, de temps à autre, les soldats affirmaient que des masses sombres se mouvaient sans un bruit entre les bosquets, loin de la route. À chaque pas en avant, la peur croissait. Ce n'est qu'au terme de cette seconde journée aussi épuisante qu'effrayante qu'on vit poindre au loin une citadelle émergeant des ronces : le château de Lichthaus, la maison de lumière.

Le château noir se dressait fièrement dans la clairière. Toutefois, la place-forte baignait dans une atmosphère inhabituelle. Au sommet de son donjon principal, le Lichthaus tenait autrefois allumé en permanence un brasier servant à alimenter tous les feux de citadelle et repoussant symboliquement les ombres environnantes. Ce jour-là, ce brasier était éteint, de même que la centaine de torches éternelles fixées sous les créneaux des remparts. Le Lichthaus était auparavant un phare dans les ténèbres de la forêt, mais plus maintenant. Sur les remparts, l'absence totale de soldats et de membres de la Garde céleste prouvait cette réalité.

Malgré les hermes fermées, des éclaireurs pyristes escaladèrent les murs du château et ouvrirent les portes à leurs compatriotes. À l'intérieur, les arrivants découvrirent que la cour avait été complètement restaurée il y a quelques années de cela. Plus aucun indice ne laissait soupçonner que ce fortin était, il y a sept ans, une vulgaire ruine au milieu des bois. La propreté générale des lieux surprenait d'ailleurs grandement. Tout était lustré, dans un état impeccable. Les dalles de cette cour reluisaient tel un miroir

grâce à un nombre impressionnant de pierres noires. C'est toutefois les hauts murs du donjon principal qui attirèrent l'attention des commandants.

À cinq mètres de hauteur, quatre corps avaient été cloués quelques jours plus tôt. Aux traces de sang séché sur le sol en-dessous d'eux, on devinait que les sévices avaient été infligés alors qu'ils étaient toujours en vie. Rapidement, on identifia les condamnés : Farabella Cuccia -fille de Francesco Cuccia-, Justinien Visconti -cousin d'Hadrien Visconti-, Sirhany de Vendôme -sœur d'Adalyne de Vendôme- et Théodonia Delours -proche de Clarté Sanspitié-. Sur la porte renforcée de la tour, un parchemin aux lignes finement rédigées avait été laissé à l'attention des visiteurs :

« Nous sommes la terreur rongant le cœur d'Ébène. Telle est votre décret.

Vous qui sacrifiez la vie de vos êtres chers, contemplez ce qu'est la terreur.

Rasez le Lichthaus, abattez le seul rempart entre l'Ombre et l'Ébène et combattez ce que nous combattons depuis des années déjà.

Priez. Peut-être le Céleste vous entendra-t-il.

Théodoria
Princesse des neuf palatinats
Suzeraine du royaume d'Ébène
Protectrice du trône »

Parmi les cadavres, Vahya Lazhiri et le jeune Emond brillaient par leur absence. En proie à la panique, les enquêteurs envoyés par Abigamond et Aishwarya se lancèrent à l'exploration du château, désireux de découvrir le sort réservé à ces deux prisonniers manquants. Au fil des heures, ils apprirent que Théodoria, la Garde Céleste et ses loyalistes avaient déserté le Lichthaus en vitesse deux jours avant leur arrivée et avaient traversé la forêt vers le nord-est, évitant la route de la Lumière. On ignorait quelle était leur destination finale. Quant à Vahya et Emond, ils s'étaient volatilisés.

Au-dessus de la canopée, le Soleil de mai se couchait lentement. Même si la chose puait au nez des commandants de l'armée, c'est au Lichthaus qu'ils passeraient la nuit. Reprendre la route la Lumière dans les ténèbres représentait un risque inacceptable, la Garde Céleste préparant peut-être une embuscade. À la demande de Valérian Ronce-Cœur, on restaura les flammes du brasier au sommet de la citadelle et éclaira les environs de la forteresse. On disposa ensuite sur les murailles les vases explosifs et pots de feu grégeois afin d'immoler tout individu suspect qui oserait s'en approcher sans avertissement. Enfin, alors que le château sombrait peu à peu dans l'obscurité et la peur, les patrouilleurs débutèrent leurs rondes.

Les événements débutèrent en pleine nuit alors qu'une faible brume au niveau du sol se répandait dans la clairière. Tout d'abord, des déplacements massifs furent signalés dans la forêt. Immédiatement, les sentinelles sonnèrent l'alerte. En quelques minutes seulement, sous les cris des gardes paniqués, le bastion au complet s'éveillait et se mettait en position. Lentement mais sûrement, un bruit inconnu envahit le château. Une sorte de capharnaüm de murmures rauques provenant de l'extérieur des murs. Sur les remparts, les vigies observaient avec horreur les ombres se multiplier et investir les fourrés

environnant À ce moment, Valérian gravit les murailles et ordonna que l'on prépare les projectiles et armes de siège.

À ces mots, les archers postés sur les remparts enflammèrent leurs flèches et propulsèrent une première salve à l'orée des bois. Dès que les projectiles illuminaient les zones où ils tombaient, les ombres fuyaient en vitesse dans des murmures toujours plus insistants. Devant la rapidité de ces guerriers forestiers rompus aux déplacements nocturnes, les pots de feu grégeois furent lancés au loin afin de désorganiser les rangs ennemis. Quand ceux-ci explosèrent, éclairant subitement les environs boisés, des cris stridents retentirent dans les bosquets. Un frisson d'horreur s'empara des soldats ; ces hurlements n'étaient pas humains. Réalisant qu'il se battait peut-être contre un ennemi plus ancien que l'humanité elle-même, Valérian, accompagné de Drosir, le militaire de Vahya Lazhiri menant le ban pyryste, décida de surveiller attentivement les entrées du fort et d'arrêter toute agression hors des murs. S'ils combattaient bel et bien des Macassars, seule la lumière du jour pourrait les sauver.

Soudainement, dans la cour intérieure, des cris de terreur parvinrent aux oreilles de officiers sur les remparts. Les gardes postés près de la herse principale soutenaient avoir vu de leurs propres yeux des formes noires et imposantes traverser vivement leurs champs de vision. Craignant une attaque frontale, les centaines de guerriers formèrent les rangs en faisant face à l'entrée, prêts à accueillir tout ce qui se présenterait à eux. En haut des fortifications, les archers préparaient de nouvelles flèches enflammées. Or, subitement, les flammes s'éteignirent. Non seulement celles des flèches, mais aussi celles des torches du château et des brasiers des chemins de garde. Des ténèbres brisées uniquement par la faible lueur de la Lune enveloppèrent la cour intérieure. Une peur tenace s'empara des armées. Postée en hauteur, c'est Gaëlle Aeby, avec ses yeux perçants, qui sonna l'alerte : « LA FORÊT! ELLE BOUGE! ».



Puis elles arrivèrent. Des dizaines et des dizaines de créatures humanoïdes de près de deux mètres de haut. Sur leur long corps ondulant, ce qui semblait être des têtes squelettiques de boucs trônaient. Celles-ci semblaient se draper de l'obscurité et s'y fondre comme si elles ne faisaient qu'une avec elles. Ce qui devait leur servir de mains était pourvu de longues griffes écarlates et acérées à l'apparence d'épées courtes tandis qu'elles dégageaient une odeur rappelant étrangement l'encens. Dans les ténèbres ambiantes, les entités foncèrent sur le herse et la firent voler en éclats à la première charge. Les soldats, surpris par la rapidité avec laquelle ces êtres avaient détruit le seul obstacle sur leur chemin, commencèrent à les taillader et les charcuter du mieux qu'ils le pouvaient. Lorsque leurs épées rencontraient leurs griffes, l'acier se fissurait, obligeant les guerriers à se

battre à mains nues. Rapidement, la bataille rapprochée devint chaotique et sanglante.

Ce n'est que lorsque l'aube pointa à l'horizon que les combats cessèrent. La lumière menaçant d'envahir la cour du château, les créatures restantes – bon nombre d'entre elles avaient été massacrées – battirent en retraite dans les bois. Quelques instants plus tard, les défenseurs pouvaient constater les ravages de cette attaque. Des centaines de corps mutilés de protecteurs gisaient sur le sol à l'intérieur du château. Ceux-ci avaient été transpercés par les griffes des créatures et, pour certains, avaient même été mordus sauvagement par endroits. Certains morts étaient à ce point recouverts de sang et défigurés

qu'on peinait à les reconnaître. Les cadavres des Macassars, quant à eux, s'étaient volatilisés en une fine cendre noire dès l'arrivée de la première lueur du jour, ne laissant aucune trace ou preuve de leur existence même...

Exténués, meurtris et réduits en nombre, les soldats n'eurent d'autres choix que de quitter au matin les lieux. Certains officiers tentèrent de persuader leurs subordonnés de rapatrier avec eux les cadavres des malheureux ayant perdu la vie lors des affrontements nocturnes, mais ils se buttèrent à une résistance farouche. Abandonnant les défunts derrière, les légions désertèrent avant l'heure de midi le bastion maudit et s'engagèrent sur la route de la Lumière.

Après des heures de marche, la clairière où se dressait l'avant-poste servant de point de repos restait hors de vue. Vers 20h00, c'est en panique qu'un éclaireur de l'avant-garde envoyé en reconnaissance revint faire son rapport à ses supérieurs. Par une sorcellerie inconnue, les légions étaient revenues sur leurs pas. Deux cents mètres plus loin, le Lichthaus les attendait. La route de la Lumière était une ligne droite traversant la forêt d'est en ouest. Jamais les soldats ne l'avaient quittée. Comment pouvaient-ils être retournés au point de départ...?

De toute urgence, les officiers se rassemblèrent afin d'évaluer leurs options. Tandis qu'ils s'obstinaient sur le plan à adopter, une faible brume au niveau du sol s'élevait silencieusement. Dans les profondeurs de la forêt, un hurlement d'outre-tombe secoua l'âme de tout un chacun. Une autre nuit d'horreur se préparait...

Résumé : Les bans de Fel et de Pyrae convergent vers le Lichthaus afin de sauver les otages qui y sont emprisonnés. Dans les tréfonds de la forêt, ils découvrent toutefois un château vide et une nuit peuplée par un ennemi mystérieux.



****LA FORÊT****

Les bourgeons des arbres corrésiens avaient enfin éclos, emplissant d'une verdure flamboyante les étendues sylvestres du palatinat. Pendant l'hiver, l'œil pouvait scruter l'horizon à une centaine de mètres entre les troncs secs et gris de la forêt. Cependant, lorsque venait l'été, la canopée et les buissons rendaient complètement aveugles les éclaireurs et voyageurs osant s'écarter des routes principales. Si ce phénomène était considéré par la majorité des étrangers comme une source de danger lors de leurs déplacements, certains Corrésiens l'embrassaient pleinement pour en faire une force. Tel était le cas de la Garde forestière.

Fondée peu avant la Guerre des deux Couronnes par Ludwig Schattenjager et Conrad Mensner, la Garde forestière se démarqua par sa mobilité et sa cruauté lors de la guerre civile ébénoise. Tandis que les Sarrens occupaient Porte-Chêne, ces forestiers armés d'arcs courts, de glaives et d'armures légères tiraillèrent leurs lignes de ravitaillement, décimèrent des convois et créèrent à l'intérieur même de Corrèse un état de siège qui força éventuellement le Sarrenhor à abandonner ses positions. Après la mort de Schattenjager, les vétérans corrésiens retournèrent en leurs chaumières afin de profiter des fruits de la paix si durement acquise. Toutefois, jamais ils n'oublièrent leur haine envers les ennemis des Paurroi et leurs tactiques guerrières. Ainsi, lorsque Conrad Mensner les convoqua en avril, ils répondirent massivement à l'appel des armes.

Au début du mois de mai, les premières escarmouches étaient rapportées auprès des hautes-instances de Mordaigne et d'Esfroy. La Garde forestière s'était enfin déployée et, comme on s'y attendait, elle apportait la guerre à l'intérieur même des fiefs de ses ennemis. Les rapports quotidiens des événements que l'on fit chez Freudriech Franckowiak, baron d'Eberwald en Esfroy, devaient offrir au reste du palatinat un avant-goût de ce qui les attendait...

5 mai 323

Un troisième enfant venait de disparaître dans une ferme au nord d'Eberwald. La situation devenait anormale. Les enfants trop ambitieux disparaissaient souvent dans la grande forêt. Les voisins regardaient alors les parents fautifs du mauvais œil, les blâmant rapidement d'avoir mal éduqué leurs enfants. C'était d'ailleurs ce qui s'était produit lors des deux premières disparitions. Une troisième dans la même semaine soulevait toutefois des questions.

7 mai 323

Un bébé laissé par sa mère dans une hutte forestière venait de disparaître. Plusieurs accusèrent la mère de s'en être débarrassé, puis, d'avoir blâmé la forêt pour le crime. Or, la mère éplorée n'en démordait pas : la forêt avait pris son bébé.

8 mai 323

Le jeune garçon berger de la ferme Kretiak avait à son tour disparu. L'enfant était réputé très débrouillard et connu dans tout Eberwald. Rien ne pouvait expliquer sa disparition, si ce n'est que son troupeau fut retrouvé indemne près de la forêt.

9 mai 323

Les jumelles du Tremble s'étaient aventurées en forêt pour cueillir des champignons avec leur grand-mère. Or, depuis maintenant une journée, aucune n'avait été revue. La vague de disparitions provoqua un débordement d'inquiétude qui gagna la populace d'Eberwald même. C'était la première adulte qui ne revenait pas des bois depuis des mois. Les autorités, face à une émeute spontanée des gens du villages n'eurent d'autre choix que d'envoyer une patrouille afin de retrouver les traces de la vieille et ses petites.

11 mai 323

Faute d'avoir eu des nouvelles de la patrouille -quatre gaillards pourtant habitués aux environs- les autorités furent de nouveau appelées à réagir à la disparation de trois bébés dans une même nuit dans les faubourgs de la cité du savoir. Les gens se mirent à accuser les notables de ne pas s'intéresser au problème du bas-monde depuis leurs tours d'ivoire. Un chasseur réputé du nom de Charles fut engagé à fort prix pour traquer la patrouille. Ce dernier amenait avec lui non seulement son expertise en forêt, mais également deux chiens pisteurs et un groupe de dix soldats qui se vantaient d'avoir fait la guerre aux Sarrens lors de la Guerre des deux Couronnes.

12 mai 323

Lorsque les deux chiens de Charles reparurent au village le pelage imbibé de sang et sans escorte, la panique s'empara de la bourgade. Les gens se barricadèrent et les notables de la place rassemblèrent la milice pour protéger la place centrale. Un interdit fut décrété interdisant tout voyage en forêt jusqu'à l'éclaircissement de l'affaire.

14 mai 323

Une nuit nuageuse et sombre confirma l'évidence aux responsables de la ville. Du haut de leur tour, les fermes et habitations environnantes étaient désormais désertes. Toutes les chaumières étaient plongées dans l'obscurité. Avaient-elles été abandonnées par leurs habitants? Ou ceux-ci avaient-ils également disparus? Seule la pénombre et le silence cernaient désormais les villageois. Le moindre bruit brisant cette quiétude affolait les miliciens et leurs familles.

17 mai 323

La ville était maintenant assiégée par la force invisible et maléfique. Aucun voyageur n'était parvenu à Eberwald depuis plus d'une semaine et personne qui avait osé la quitter n'avait été revu.

18 mai 323

Les denrées commençant à manquer, des villageois plus pauvres que les autres se rassemblèrent sur la place principale en demandant une action immédiate. La situation était désormais intenable. Une sortie vers le Bois-aux-Malverns était leur seul espoir. Les notables refusèrent de quitter leurs postes. Ils armèrent les audacieux et leur souhaitèrent la bénédiction du Céleste. Eberwald ne devait pas être abandonnée.

Plus tard dans la nuit, de terribles cris d'agonie résonnèrent au nord-est, sur le chemin emprunté par les pauvres fuyards. Tous comprirent qu'ils n'avaient pas réussi à passer le mystérieux siège.

20 mai 323

Les soldats de la milice inquiétés par leurs familles poussèrent à leur tour les notables à la sortie. Les pauvres n'étaient certainement pas équipés pour ce genre de campagne, seule une force armée pouvait parvenir à percer le voile et atteindre la sécurité. Les notables se consultèrent et face aux regards effrayés de leurs propres proches ils finirent par acquiescer. Cette nuit-là les demeures furent fermées à

clé pour éviter les éventuels pillards, les richesses transportables amenées avec les familles et la cohorte s'ébranla à l'aube, profitant du lever du soleil pour les protéger des étranges créatures.

27 mai 323

Lorsqu'une patrouille de Haute-Vallières arriva à Eberwald, inquiète de l'absence de visiteurs depuis la ville du savoir, elle trouva le village désert. Aux arbres qui partaient vers le sud, parsemés dans la grande plaine d'Esfroy, pendaient des dizaines d'hommes et de femmes. En suivant cette route macabre, les patrouilleurs notèrent l'absence totale de lutte sur les corps. Tous les hommes et les femmes du village semblaient désormais orner les arbres de la plaine, tels des fruits prêts à cueillir. Des enfants cependant, ils ne trouvèrent jamais trace.

Un seul indice fut retrouvé sur la porte de la plus haute tour d'Eberwald. Un blason de la Garde forestière avait été accroché au-dessus d'une gravure rappelant un canidé.

D'horribles événements similaires furent recensés en d'autres fiefs de Corrèse : chez Elizaveta Karavaïev, Anton Borzivoï, Edvard Forsberg et Abigamond. Heureusement, ceux-ci ne furent jamais aussi terribles qu'en Eberwald. Grâce à la prévoyance des seigneurs et dames de ces terres, des patrouilles furent mobilisées et purent réagir rapidement aux premières agressions de la Garde forestière. De plus, appelés en renforts par la comtesse d'Esfroy, les cavaliers sarrens de Salomond et d'Énosh d'Isar vinrent rapidement prêter main-forte aux populations assiégées des forêts. Lors des combats, on découvrit que, parmi les rangs des vétérans de la Garde forestière, se trouvaient aussi des chevaucheurs des Plaines libres -probablement embauchés à titre de mercenaires- et même des Valéciens. Les forestiers partageaient avec eux leurs tactiques de guérilla, leur permettant de mener d'un seul front des opérations dans tout le palatinat.

Ce fut probablement chez Abigamond que les affrontements furent les plus violents. Usant des mêmes méthodes qu'en Eberwald, les assaillants se heurtèrent assez tôt aux défenseurs de Bois-aux-Malvern, accompagnés des renforts sarrens. Après trois jours d'harcèlement et de tuerie en périphérie, l'ordre fut donné de délaisser les champs et de libérer les routes. Les classes du Collège des Métiers d'Arts d'Esfroy furent interrompues afin qu'on puisse loger dans les installations les habitants menacés. Lorsqu'on aperçut rôder dans les environs Mila Chilikov et Klev Brenmmar et sa suite de meurtriers, on comprit la justesse de ces décisions. Pendant près de deux semaines, Chilikov et Brenmar semèrent la terreur dans les environs, jusqu'à ce qu'une légion de zélotes lourdement armurés envoyée par le nouveau commandeur de la Compagnie hospitalière, Vladimir Girimov, fasse son apparition et repousse définitivement les assauts incessants. Les témoins rapportèrent avoir aperçu Klev Brenmar scander, tout juste avant de disparaître dans les bois, l'avertissement suivant : « L'histoire doit se rappeler de nous comme d'une horde de Macassars sortant de leurs forêts. De ceux qui se sont battus pour leurs traditions! ».

Militairement, aucune victoire définitive ne permit de sceller le sort de ce conflit. L'objectif premier des tirailleurs n'était pas de conquérir des fortins, tout comme les défenseurs n'aspiraient pas à ratisser les forêts pour les purger. Les seuls qui firent les frais de cette guerre d'usure étaient les Corrésiens innocents, toujours plus nombreux à se balancer au bout d'une corde dans les arbres de la forêt.

PORTE-CHÊNE

Les imposantes portes de Porte-Chêne étaient scellées. Dès le lendemain du Bal des Floraisons au palais d'Yr, un pigeon s'envola vers la cité corrésienne afin d'avertir son gardien, Conrad Mensner, que tout espoir de négociation entre les factions opposées dans le palatinat s'était éteint. Immédiatement, Mensner déploya une fraction de ses troupes à l'extérieur des murs afin de contribuer l'effort de tiraillement dans les forêts, puis ordonna la fermeture de la ville fortifiée. La porte ancestrale de cette capitale avait peut-être été déplacée, mais cela importait peu. C'étaient les soldats qui comptaient, pas les symboles.

À la mi-mai, les légions étrangères apparurent au pied des hautes murailles de Porte-Chêne. Ce n'étaient pas les Corrésiens qui allaient reprendre la cité, mais les ennemis de Théodoria et de la Garde Céleste. Côte à côte, les bannières de la Compagnie hospitalière et de la Couronne d'Yr flottaient sous la chaude brise estivale. Effectivement, à la demande de Childéric des Martial, Hadrien Visconti avait accepté d'envoyer sur place près d'un millier de soldats du Bataillon sacré et de sa propre garde personnelle. Ceux-ci escortaient les contingents Hospitaliers d'Éloïse des Martial -qui menait le siège-, de Vladimir Girimov et de Brahms Ronce-Cœur. Enfin, derrières les premières lignes, les étendards de Carolyn Lucini du duché des Crânes et de Robert Pure-Laine du Val-de-Ciel se démarquaient aux yeux de l'observateur. Face à eux, à l'intérieur des fortifications, on estimait à près de deux mille les défenseurs sous les ordres de Mensner. Anciens vétérans de la Garde forestière, protecteurs traditionnels de Porte-Chêne et volontaires envoyés par les seigneurs des comtés des Cendres et de Haute-Sève, ils savaient qu'ils pourraient tenir des mois.

Consciente de la position défensive favorable que représentait cette cité, Éloïse des Martial décida de servir à ses adversaires la même médecine qu'ils avaient osé administrer aux fidèles de la Compagnie hospitalière en Duvel le mois précédent. Sous les ordres de son inquisitrice Agnès de Duvel, des cohortes de vigilants renforcées de zélotes lourdement armés furent déployées dans tous les hameaux ceinturant la ville afin d'éradiquer la présence de la Garde Céleste autour de Porte-Chêne, sécurisant de ce fait le siège lui-même. Toutefois, sachant que la politique du bâton n'allait pas persuader le farouche peuple corrésien de collaborer avec les étrangers, Childéric des Martial décida de succéder au passage des inquisiteurs dans les différents hameaux afin de célébrer des messes et de distribuer l'aumône au nom de la Compagnie hospitalière. Si les bonnes oeuvres de Childéric furent reçues avec suspicion par le bon peuple de Corrèse, la présence de la délégation qui l'accompagnait dans ses déplacements avait de quoi leur donner du poids. Rapidement, le mot circula qu'Abigamond, comtesse d'Esfroy, et Ferwinn Paurroi, frère cadet de Cathara, les suivaient. Bientôt, on apprit qu'à ceux-ci s'étaient joints par la plus grande des surprises le Gardien des Sceaux d'Yr, Hadrien Visconti, ainsi que le prince Élémas V lui-même. Malgré les controverses politiques concernant ces dignitaires de marque, la réputation qui les auréolait ne pouvait qu'impressionner les masses. Pour un paysan ou un bûcheron des profondeurs sylvestres de Corrèse, la seule vue d'un ancien commandeur de la Compagnie hospitalière, d'une comtesse, d'un successeur au trône palatin, d'un Gardien des Sceaux et, surtout, d'un prince était matière à légendes.

Vers la fin du mois de mai, il paraissait évident que Porte-Chêne ne pourrait pas être conquise par la force de sitôt. Les stratèges conseillant Éloïse étaient unanimes : si personne n'ouvrait les portes de l'intérieur, le bastion ancestral pourrait tenir pendant des mois, voire des années. Porte-Chêne était l'une des plus anciennes cités du royaume -peut-être même la plus ancienne- et avait été conçue pour résister à n'importe quel siège, pour autant qu'elle y fût préparée. Certes, quelques spécialistes de l'infiltration avaient été envoyés à l'intérieur des murs plusieurs jours plus tôt, mais ceux-ci n'avaient

donné aucune nouvelle encore. Même avec le support des armées d'Yr sous Hadrien Visconti et des légions du duché des Crânes, les pertes que causerait un assaut frontal seraient colossales.

Il ne restait plus qu'à espérer qu'aucun renfort surprise ne viendrait tenter de briser le siège de Porte-Chêne. Les éclaireurs rapportaient que les zélotes de la Garde Céleste et de Théodoria, ou même leurs otages, ne se trouvaient pas dans la cité, ce qui pouvait laisser craindre à riposte inattendue.

LA FAUCHEUSE

Le 29 mai à la brunante, après trois semaines de siège sans combat, une silhouette apparut sur les remparts de Porte-Chêne. Depuis l'arrivée des assiégeants, aucune offre de négociation n'avait été acceptée par les défenseurs de la cité. Conrad Mensner estimait qu'il avait déjà trop longuement discuté avec l'ennemi. Les choix idéologiques de chaque faction étaient connus de tous, personne n'accepterait de compromis à leur sujet et seules les armes pourraient déterminer l'issue du conflit. Ainsi, lorsqu'une femme se présenta dans l'un des créneaux, une torche enflammée à la main, on alla quérir en vitesse les officiers et commandants des forces d'attaque.



Ce furent Éloïse des Martial et Robert Pure-Laine qui répondirent à l'appel des pourparlers, les autres généraux sillonnant la région à ce moment. Dès qu'ils aperçurent la silhouette sur les murailles, ils reconnurent sa longue chevelure noire et son col de fourrure. Par une entrée dissimulée, Mila Chilikov avait réussi à se frayer un chemin jusqu'à l'intérieur de la forteresse. Les estafettes soutenaient qu'elle menait des escarmouches en Esfroy, mais il n'était pas impossible qu'elle ait réussi à franchir discrètement le blocus sur l'ancienne capitale corrésienne afin de rejoindre ses alliés. Dans tous les cas, afin de mener à bien un tel tour de force, elle avait dû abandonner ses troupes derrière. Cela expliquait probablement pourquoi uniquement deux soldats l'accompagnaient sur les remparts. Elle devait agir selon sa propre initiative et sans l'approbation de Conrad Mensner.

«Mila Chilikov, s'exclama Éloïse des Martial d'un air autoritaire, avez-vous finalement pris conscience de votre défaite? Tout le royaume est contre vous. Vous tenez peut-être cette ville, mais il ne s'agit que du dernier écueil résistant absurdement contre les flots.

- Non, répondit Mila avec une voix étrangement grave et calme, je suis venue vous livrer un message. Un message que vous vous bornez à ignorer dans votre fanatisme corrompu. »

Jetant un regard oblique à ses gardes, Mila les invita à passer à l'action. Soudainement, deux individus aux têtes enfouies dans des poches de jute et attachés par le cou à des cordes furent amenés sur les bords des murs. Sous le regard dur des témoins, les soldats firent basculer les deux condamnés dans le vide. Lorsque ceux-ci atteignirent la limite de leur corde, un bruit sec de craquement fit écho sur les arbres tout autour. Par la grâce du Céleste, les pendus moururent instantanément, n'ayant pas le temps d'agoniser à la vue des Hospitaliers.

« Je vous renvoie vos espions, cracha Chilikov. Qu'ils servent d'exemples aux prochains que vous enverrez dans la cité pour nous infiltrer. »

Que Mila exécute aussi sommairement les deux spécialistes envoyés dans Porte-Chêne afin d'ouvrir les portes était suspect. Ceux-ci avaient sûrement été capturés il y a bon moment de cela et Conrad Mensner désirait les épargner afin de les interroger. Pourtant, la comtesse des Semailles avait décidé de se débarrasser d'eux. Ce doute en tête, les spectateurs virent poindre une nouvelle silhouette en haut des remparts. Cette fois, elle n'était pas encapuchonnée. Sur le visage de cet homme, on pouvait aisément lire une terreur profonde tandis que les soldats lui passaient à lui aussi une corde autour du cou et l'asseyaient sur le bord du créneau. Éloïse et Robert s'échangeaient quelques mots à voix basse, tentant de déterminer qui pouvait bien être ce pauvre gueux, mais une voix cristalline en hauteurs les éclaira.

« Voici mon oncle, Ferwinn Paurroi, un traître!, décréta Caroline Paurroi, fille de Cathara Paurroi et palatine légitime, tout en montant sur un petit banc afin d'être bien visible. Il n'est pas l'un d'entre nous! Il s'agit d'un monstre travaillant dans l'ombre, et il doit mourir. Bientôt, vous serez tous morts! Telle est la volonté du Céleste. »

Comment Caroline Paurroi s'était-elle retrouvée là? Et Ferwinn Paurroi? Caroline était recluse au Lichthaus alors que Ferwinn parcourait les campagnes avec Childéric et Abigamond. Toutefois, quand le minois innocent du bambin Ludwig Paurroi pointa à côté de celle de Caroline au-dessus les murailles, Éloïse et Robert comprirent que quelque chose d'horrible se tramait. Le comte valécien, l'air grave, se tourna vivement vers son aide de camp et l'envoya quérir son arc. Avec un peu de chance, peut-être pourrait-il faire mouche...

Les événements se précipitèrent alors. Sans un mot ou une condamnation, Mila poussa brusquement Ferwinn en bas des remparts. Dans sa chute, celui-ci percuta grossièrement le corps suspendu d'un de ses prédécesseurs condamnés à mort. De nouveau, on entendit la corde claquer. Aucun craquement de nuque toutefois. Les yeux exorbités par l'asphyxie et la peur, le pendu avait échappé à une mort immédiate, mais s'exposait à une lente agonie. Au-dessus de lui, Caroline Paurroi poursuivit : « Bientôt, vous le rejoindrez tous. Vous êtes l'Ombre dans le royaume, le Mal. Notre devoir est de vous purifier, par tous les moyens possibles. Le Céleste est avec nous et il nous demande votre mort... »

Ces mots s'étouffèrent brusquement. De la gorge de la fillette d'à peine six ans, un filet de liquide écarlate s'écoula, maculant sa sobre robe ornée de dentelle blanche. Derrière elle, Mila Chilikov tenait le poignard ensanglanté qui venait de trancher la carotide de l'enfant. Suffisamment fort pour qu'on puisse l'entendre au loin, la comtesse susurra : « Un seul sacrifice est nécessaire à l'unification de Corrèse : le vôtre ». Près d'elle, les deux soldats corrésiens restèrent figés, incapables de comprendre ce qui venait d'arriver. Eux-mêmes ne semblaient pas avoir été mis au parfum de ce complot.

D'une simple poussée, Mila projeta le corps frêle de Caroline en bas des remparts. Dans un bruit sourd, il s'écrasa sur le sol, désarticulé. Le jeune Ludwig, âgé d'à peine 5 ans, paniqua. Témoin de la scène aux premières loges, il hurla de terreur et entreprit d'asséner de petits coups de poings à Chilikov. Les réflexes de guerrière de la femme eurent alors raison d'elle. Tout en saisissant les poignets du gamin d'une main, elle lui asséna un coup rapide de poignard en pleine poitrine, le faisant basculer du même coup dans le vide. Quelques secondes plus tard, Ludwig rejoignait sa sœur au pied des fortifications.

Robert fut le premier à réagir. Du moment que son arc lui fut remis, il encocha un trait et prit une profonde inspiration : « Seigneur des cieux, Céleste, guise la flèche du fidèle... ». Entre deux souffles, le Valécien décocha son projectile qui se ficha directement dans la corde tendue retenant Ferwinn Paurroi. Le haut noble tomba en chute libre sur plusieurs mètres, s'écrasant par un ironique tour du destin sur les corps de ses nièce et neveu.

Sortant d'une transe obscure, Mila sembla reprendre ses esprits. Ce ne furent cependant pas des mots bien articulés qui échappèrent d'abord de sa bouche, mais des hurlements tout droit issus d'un autre monde qui figèrent tous les témoins. Éventuellement, ceux-ci se mutèrent en quelques paroles qu'elle répéta inlassablement : « Non...Non...Non...Que m'avez-vous fait! Pourquoi! Il n'y a que les ténèbres! Il n'y a que les ténèbres! Non! Non...Non... ».

Dans la place-forte, les cris des sentinelles retentirent, signes que Mila ne les avait pas informés de son initiative. Quand les soldats pointèrent sur les remparts et contemplèrent l'œuvre de la comtesse désilluminée, on l'appréhenda immédiatement.

Par le meurtre, la trahison et les arts obscurs, la ligne de succession Paurroi venait d'être considérablement réduite. À l'intérieur de Porte-Chêne, Conrad Mensner devait désormais suivre les ordres du seul Paurroi encore accessible et digne de confiance selon ses critères : Ristoff. Le lendemain, le siège perdurait, les actes de Chilikov n'ayant pas altéré les plans du gardien du bastion.

Résumé : La Garde forestière menée entre autres par Klev Brenmar multiplie les massacres vengeurs dans les fiefs de Corrèse. Pendant, ce temps, la Compagnie hospitalière et les forces d'Yr assiègent Porte-Chêne tenue par Conrad Mensner et ses loyalistes. À la fin du mois, Mila Chilikov se présente par surprise sur les remparts de Porte-Chêne et, en proie à une folie inexplicable, assassine les enfants de la princesse Théodoria -Caroline et Ludwig Paurroi- et parvient presque à tuer leur oncle Ferwinn Paurroi.



LE VOLCAN

Deux secousses avaient ébranlé Pyrae la cité lors de la dernière semaine. Mai s'achevait enfin, concluant la pire série de tremblements de terre de l'histoire connue des îles orientales. Dans la ville, plusieurs structures avaient commencé présenter des signes de faiblesses dès le début du mois. Avec les jours qui s'écoulaient, chaque nouvelle catastrophe apportait avec elle son lot d'effondrements, de blessés et de morts. De plus en plus, les citadins en vinrent à se demander si, le jour où le volcan exploserait finalement, il resterait encore quelque chose à détruire dans le palatinat.

L'arrivée dans la capitale pyriste de Meiko Yel, envoyé d'Ashana Rai, fut un soulagement fabuleux au sein de la cour de la palatine Nassimah Amezaï. La haute-dame suivait les travaux de l'alchimiste Rai depuis quelques mois déjà et misait beaucoup sur ceux-ci pour sauver un maximum de vies dans l'éventualité d'une éruption spontanée de l'Iniraya. Les flottes d'évacuation de Sulayman Rai étaient toujours en construction au sud comme au nord de l'île et un déversement de lave soudain aurait entraîné dans son sillon des milliers de morts autour de la montagne. Ashana soutenait que le réactif alchimique qu'elle était sur le point de concevoir pourrait éviter cette éventualité. Ainsi, dès que Meiko mit le pied dans la salle du trône Amezaï avec un échantillon de la potion et une missive de sa maîtresse, la palatine rassembla la garde du palais et ordonna qu'on escorte l'homme au volcan.

Moins d'une heure plus tard, une trentaine de soldats aux couleurs de l'hydre de Pyrae menait Meiko au cœur de l'Iniraya. Depuis des siècles, le volcan était régulièrement exploité pour ses alcôves, éléments essentiels de la fabrication de l'acier pyréen. Grâce à la chaleur intense émanant de certains orifices de la montagne, les forgerons du palatinat parvenaient, par un secret qui leur est propre, à forger un acier fabuleusement résistant. Par le dédale de souterrains reliant ces alcôves entre elles, les courageux pouvaient lentement mais sûrement s'enfoncer jusqu'aux tréfonds de la montagne où personne ne posait les pieds depuis plusieurs années. Les ragots racontaient en effet que, avant la Guerre des deux Couronnes, le comte-protecteur Zeryab Nazem avait assisté à des phénomènes surnaturels et terrifiants en ces lieux et que, à la suite de ceux-ci, il en avait interdit l'accès aux curieux. Les risques d'éruption de l'Iniraya avaient achevé de décourager les audacieux de s'enfoncer dans les tunnels obscurs et étouffants.

Après des heures de marche pénible dans les ténèbres, l'escouade déboucha enfin à l'intérieur du cratère principal. Sur la peau écarlate des soldats et de Meiko, la sueur coulait à abondamment en réaction à l'insoutenable chaleur ambiante. Perchés sur une crête rocheuse ne permettant qu'à un seul individu à la fois de se déplacer, la cohorte se trouvait à plus d'une centaine de mètres au-dessus d'un lac de magma. Or, la magnificence du paysage ne fut pas la principale source d'étonnement des nouveaux arrivants. À leur droite, à une cinquantaine de mètres, un homme inconnu se tenait sur le bord de la crête. Ses vêtements sales et délabrés laissaient croire qu'il avait sillonné les monts et les vaux pour en arriver là. Comment il avait pu passer les lignes de gardes?

Meiko, inquiet par une telle présence, tenta de négocier avec lui. Tandis qu'une poignée de soldats avançait lentement à la file indienne vers l'intrus, l'envoyé d'Ashana cria : « Vous là-bas! Peu importe ce que vous voulez faire, ne le faites pas! Nous pouvons vous aider! Laissez-nous vous escorter à l'extérieur, nul mal ne vous sera fait! »

L'homme leva la tête, un sourire satisfait au coin des lèvres. Il ouvrit sa main et présenta sa paume aux guerriers pyristes. Dans celle-ci, une pierre azurée aux reflets écarlates reposait, semblant vibrer d'une étrange puissance. D'une voix calme et sereine, il répondit à son interlocuteur : « Je suis Enrich Britt. C'est moi qui vous sauverai de votre mensonge. Acceptez le règne du Feu et nul mal ne vous sera fait. Refusez et vous serez consumés. »

Pendant qu'il lançait son ultimatum, Enrich gardait à l'œil les soldats qui se rapprochaient de lui. D'un regard furtif, il analysa la situation. L'alcôve par laquelle les gardes étaient apparus était la seule issue possible. Inévitablement, il finirait par être capturé. Et face à des vétérans de guerre, il n'avait aucune chance de l'emporter. Ses yeux se portèrent sur la gemme reposant dans sa paume. Au loin, Meiko lut sur le visage de l'Avhorois la révélation qui se donnait à lui. Il eut à peine le temps de crier que l'inévitable arrivait. Refermant sa main sur sa pierre, Enrich ne releva pas la tête et énonça ses derniers mots avec conviction : « Pour celui qui s'agenouille, Il offre la vie éternelle... ».

Puis il s'élança dans le vide. Sans un cri ou un regret, Enrich Britt chuta vers le lac de feu et sa mort. Dans un bouillonnement fulminant de magma et devant un public de gardes hébétés, il disparut sous la surface de roches en fusion. Tout autour, un son grave issu des profondeurs elles-mêmes de la terre envahit l'air ambiant. Meiko, ébranlé, reprit ses esprits le premier : « Vite! Les barils! Il faut déverser le réactif avant qu'il ne soit trop tard! ». La chaleur, déjà accablante, sembla soudainement augmenter de quelques degrés.



Paniqués, les soldats se mirent donc à l'action. En rangs serrés, ils passèrent les barils de bois contenant la potion d'Ashana Rai et les projetèrent un à un dans le lac de feu. Dès qu'ils se fracassaient sur la surface magmatique, ceux-ci éclataient vivement, dispersant leur contenu dans un modeste rayon autour du point d'impact. Lorsque la quinzaine de tonneaux furent lancés, on commença à percevoir les effets de la concoction sur la matière rougeoyante. Par un phénomène alchimique avancé, la concoction semblait augmenter le point de fusion de la matière, diminuant de ce fait le caractère explosif du magma. Cette manœuvre allait offrir un temps précieux aux Pyristes pour fuir les îles, mais n'empêcherait pas l'inévitable catastrophe. À la place d'une explosion retentissante, Pyrae serait témoin d'une lente coulée de lave.

Meiko avait mené à bien sa mission. Maintenant, l'état d'alerte devait être proclamé. Les Pyristes devaient quitter immédiatement leurs terres natales.

LA MÈRE ET SES ENFANTS

Après des jours de marche et de voyage en mer, la procession arrivait enfin à l'orée du cloître des Sept mystères, là où reposait la mystérieuse Pierre de la Mère. Quelques semaines plus tôt, des milliers de témoins originaires de tout le royaume s'y étaient rassemblés afin d'assister au couronnement surprise

du Guérisseur. Aujourd'hui, le lieu saint aurésien avait regagné de sa tranquillité, seuls les pèlerins le fréquentant. Et encore là, avec la menace de l'Iniraya, ces mêmes pèlerins avaient grandement diminué en nombre. Sur les routes et près des côtes, la vie semblait s'être interrompue. Les paysans, pêcheurs et artisans avaient disparu, ne laissant place qu'à de rares convois de réfugiés cherchant à gagner les flottes d'évacuation au nord ou au sud.

Hakim Al'Akdhir menait la délégation de quelques centaines d'individus. À ses côtés, Zeryab Nazem Nazem et une compagnie de chevaliers de Rostam et de soldats de Milena Cassano l'accompagnaient. Cependant, ce qui stimulait la curiosité des observateurs, c'était la présence de six cercueils de bois au centre de la procession. De taille inhabituellement petite, ils étaient manipulés avec soin.

Lorsque les installations religieuses apparurent au milieu de la jungle, une Aurésienne chargée de la sécurité des lieux vint à la rencontre d'Hakim pour s'enquérir des raisons de la venue d'une telle troupe. Se voulant rassurant, l'alchimiste lui répondit :

« Nous ne sommes qu'un humble convoi funèbre amenant six enfants morts avant leur heure en leur dernier lieu de repos : la Pierre de la Mère. La Pierre ayant été créée par Drissia Nazem, il est de mon devoir de réunir - par la mort - ces enfants à leur mère. C'est ce qu'elle aurait voulu pour ses enfants, et ce n'est que la solution la plus humaine possible.

Nous n'avons aucune intention hostile envers vous ou vos seigneurs et ne désirons qu'amener ces enfants à leur repos. Aussitôt fait, nous serons repartis sans mots dire. Si vous désirez nous accompagner pour vous assurer que nos intentions sont pures, vous êtes les bienvenus. »

La présence du comte-protecteur à la droite d'Hakim acheva de persuader la femme de laisser circuler la troupe.

Au coucher du soleil, les cercueils furent enfin disposés tout autour de la Pierre de la Mère. Les enfants Nazem ayant connu la mort il y a plusieurs semaines de cela, le choix avait été fait de laisser les coffres de bois refermés. Tel que le voulait la tradition célésienne, ceux-ci avaient été déposés sur des bûchers funéraires. Par les flammes sacrées, ils pourraient alors s'envoler vers leur ultime repos. Les litanies religieuses qui précéderent l'embrasement furent brèves. Sous les incantations sacrées des prêtres célésiens de l'Ordre de Rostam, branche de la Compagnie hospitalière, les onctions furent offertes aux petits corps. Zeryab Nazem, père des enfants, garda quant à lui le silence. L'homme, fier et digne, conservait son sang-froid, mais tous devinaient qu'un discours de sa part aurait pu fissurer le masque qu'il portait à ce moment.

Sous les dernières lueurs du jour, les bûchers furent enflammés. Lorsque les flammes commencèrent à lécher les cercueils, un phénomène étrange survint toutefois : ils ne brûlèrent pas. Certes, les billots et brindilles sous les coffrets se consumaient normalement, mais rien ne semblait affecter les lieux de repos des enfants. Au milieu du brasier, la Pierre de la Mère, quant à elle, reflétait doucement la danse quasi onirique du feu tout autour.

Une heure plus tard, les six cercueils reposaient indemnes dans les cendres fumantes et les braises rougeoyantes de leurs bûchers respectifs. Exténué des émotions de la journée, Zeryab décida qu'il était temps d'en avoir le cœur net. Sans enfiler de gants ou prendre de précautions particulières, il se rua sur

l'une des boîtes et en décloua le couvert avec le plat de son épée. Ce qu'il vit à l'intérieur le laissa sans voix. Confus, il répéta la même opération pour les cinq autres cercueils, avec le même résultat.

Vides. Les six cercueils étaient complètement vides. Pourtant, autant Hakim, Zeryab que les prêtres avaient veillé aux soins des corps quelques minutes avant la cérémonie. Perturbé, le comte-protecteur s'avança vers la Pierre de la Mère et posa la main droite sur celle-ci. Sa femme, ses trois filles et ses trois garçons étaient tous morts. Leurs corps, tous volatilisés. Pyrae s'apprêtait à être inondé sous un océan de lave. L'avenir radieux qui se dressait devant lui il y a cinq ans à peine avait muté en un cul-de-sac total. Puis, lentement, Zeryab hocha de la tête. Prenant une profonde inspiration, il se tourna vers la foule muette :

« Est-ce la volonté du Céleste qui fait en sorte que je suis ici aujourd'hui à pleurer mes enfants et mon épouse? Pourquoi le Céleste offrirait-il en cadeau à un père la perte de ceux qu'il a juré de protéger? Pourquoi détruirait-il tout ce qu'un homme a voué sa vie à construire? Braises et cendres, voici tout ce qui restera de ce monde. Si ce n'est l'espoir de léguer un monde meilleur à ceux qui me succéderont, qu'est-ce qui guidera mes pensées désormais? La colère? La vengeance? »

Zeryab fit quelques pas vers le cercueil qui devait contenir Alyss Nazem et qui reposait maintenant vide devant lui.

« Drissia, ma défunte épouse, a créé la Pierre de la Mère en affirmant que par elle nous sauverions un jour Pyrae. Que le sang coulerait peut-être sur nos plages, mais qu'il retournerait dans les veines des blessés et leur redonnerait vie. Que nul ne mourrait ici. Est-ce donc là mon ultime sacrifice pour le peuple de Pyrae? »

Le comte-protecteur marqua une pause, en proie à un tiraillement intérieur certain. Soudainement, il reprit son épée sertie d'émeraudes et s'avança vers Hakim. La lui tendant solennellement, il scella son sort.

« Hakim, prenez ma lame et retournez à Pyrae la cité pour évacuer les lieux. Par elle, tous sauront que vous parlez en mon nom. Pour ma part, je reste ici, avec les miens. Tout ce que j'ai accompli, tout ce que j'ai fait. Tout m'a mené ici, en cette jungle. Les châteaux s'écrouleront, les forêts brûleront et les navires fuiront. Mais le peuple vivra. Nous y veillerons. Le rôle des Nazem ne fut jamais de construire le nouveau monde ; il fut de permettre au peuple de l'ancien de survivre jusqu'au prochain. Nous serons les gardiens de ce passage. Le sang n'est pas plus pur que l'acier : le sang vient avant l'acier.

Partez, tous. Nous garderons votre exode et protégerons nos terres en attendant votre retour. Nous préparons le lendemain. »

Hakim accepta avec humilité l'épée. Nul ne tenta de persuader Zeryab de changer sa décision pendant la nuit. Le lendemain matin, la délégation, accompagnée des derniers habitants et pèlerins des jungles aurésiennes, quitta les installations des Sept mystères. Sur la route d'Avicenne, la légende de la Mère et de ses six enfants naquit. Celle de la mère qui, dans la mort, rassembla ses enfants dispersés aux quatre coins du royaume afin de sauver son peuple. Et celle du père qui veillerait à ce que ce sacrifice ne soit jamais oublié.

Drissia la Mère,

Assad le Seigneur,
Jadia la Dame,
Jallila la Scribe,
Antar le Savant,
Ghassan le Sage,
Alyss la Martyre,
Et Zeryab le Protecteur.

****L'EXODE****

L'alerte générale fut sonnée à Pyrae la cité le 28 mai au matin. À la demande de la seigneur-palatine Nassimah Amezaï, des cavaliers rapides furent envoyés aux quatre vents afin d'annoncer la nouvelle : le volcan s'apprêtait à s'éveiller pour de bon. D'Aliare à Nui en passant par Hara, la rumeur se propagea comme une traînée de poudre. Le peuple des îles se préparait depuis plusieurs mois à cette éventualité, mais l'heure fatidique était enfin venue. Il fallait impérativement quitter Pyrae. Lors du Bal des Floraisons au palais d'Yr, des ententes diplomatiques et politiques avaient été signées in extremis entre les dignitaires pyristes et les seigneurs du continent.

Dans tous les cas, la destination importait bien peu désormais. L'embarquement était la seule priorité des exilés. Dès que le décret palatin fut énoncé, tout un protocole d'urgence s'activa. Au nord et au sud de l'île principale, la flotte construite par les soins de Sulayman Rai et ses alliés attendait les cohortes en fuite. Lors de la dernière année, Sulayman avait rapatrié en Pyrae des centaines d'ouvriers, de marins, de constructeurs et d'ingénieurs afin de créer la plus vaste flotte jamais vue en Ébène. À celle-ci s'étaient greffées toutes les embarcations que la palatine Amezaï avait pu réquisitionner dans les sept comtés. Celle-ci était même allée jusqu'à vendre ses propres trésors familiaux afin de louer les services de navires du continent : quelques galions de l'Escroix qu'Acciario Lorenzo avait accepté de prêter, boutres de la Marine des Mérillons et caravelles des Marchands libres des Écores. Même un navire corrésien envoyé par Freudriech Franckowiak avait été vu sur place. Il était difficile de déterminer avec exactitude combien de bateaux composaient cette flotte éclectique, mais les audacieux pouvaient les estimer à au moins deux cents.

Néanmoins, c'était Sulayman Rai qui chapeautait l'étape finale de cet exode. Dans la commanderie du port de Mille-Uns, le constructeur s'arrachait littéralement les cheveux. À l'extérieur, les manœuvres continuaient d'assembler et de réparer des bateaux grâce au bois récemment apporté du continent et du nord de l'île. De plus, les rapports qu'on lui faisait étaient pires que prévus. Certes, l'initiative d'Ashana Rai avait empêché le pire, soit une éruption violente et soudaine. Malheureusement, on rapportait partout en Pyrae des tremblements de terre, des glissements de terrain et même des émanations de gaz toxiques. Même à Rouge-Fort, on racontait que le fortin de Vahya Lazhiri s'était écroulé la veille. Étrangement toutefois, les morts étaient bien peu nombreux encore. Malgré les catastrophes, les innocents échappaient de justesse à des morts certaines : une famille sortant de sa chaumière par hasard quelques secondes avant qu'elle ne s'écroule, des chevaux prenant peur et fuyant avant qu'un glissement de terrain n'emporte avec lui une cohorte de voyageurs, des incendies arrêtés par une pluie battante soudaine, etc. Le Céleste semblait peut-être enfin daigner jeter un œil sur Pyrae.

Sur les quais, les milliers de réfugiés s'entassaient lentement sur les navires. Le Duchesne, le Lazhiri, le Cœur de Pyrae, le Cassano, le Al'Akdhir, le Dames de Maimbour (le plus imposant d'entre eux), tant de bateaux et à la fois si peu comparativement au peuple entier à évacuer. De son côté, Sulayman

comptait sur l'AmiRai, son galion personnel destiné à sauver sa propre famille et à lui servir de refuge pour les mois à venir. Pendant plusieurs jours et dans un climat de panique et de peur contrôlée par la seule présence des soldats comtaux, la horde fut divisée, logée et envoyée en mer. Celle-ci disposait de quelques rations, mais bien peu pour entreprendre le voyage qui la mènerait en divers ports du continent.

Le 1^{er} juin, Sulayman embarqua lui-même sur l'AmiRai. Le port de Mille-Uns était vide. Il ne lui restait qu'à espérer que l'opération avait été aussi efficace au sud, à Avicenne, où l'autre partie de la flotte mouillait. Sur le pont de son navire amiral, le constructeur observait -peut-être pour une dernière fois- les terres pyristes. Au loin, au-delà de l'horizon au nord, des colonnes de fumée annonçaient le sort prochain des hameaux et cités. La gorge serrée, le capitaine lança ses ordres à ses seconds : l'heure était venue de partir. Or, du coin de l'œil, une vision sur la terre ferme le fit brièvement hésiter. Pendant un instant, il crut apercevoir une femme entourée de six petites silhouettes. Avait-il oublié quelques malheureux sur l'île? Le temps de s'interroger et de cligner des yeux, la cohorte s'était volatilisée.

À l'ouest retentit le grondement sourd du volcan parvenant enfin à cracher ses torrents de flammes. Les voiles bien déployées, l'AmiRai de Sulayman prit la mer. Il devait être le dernier Pyriste à voir sa terre natale avant longtemps. Le lendemain, l'AmiRai ne rejoignit pas le reste des navires en exil. Sulayman avait pris une autre route inconnue.

Le 2 juin, la flotte d'évacuation voguait toujours sur le bras de mer séparant Pyrae du continent. Derrière elle, elle abandonnait un océan de flammes et de désespoir. Devant elle l'attendait un royaume déchiré, malade et guerroyant. Ceux qui avaient échappé à l'enfer de la nature allaient-ils survivre à l'enfer des Hommes?

Résumé : L'Iniraya, volcan de Pyrae, entre finalement en éruption. Dans son cratère, Enrich Britt se jette dans le magma tandis qu'Ashana Rai y déverse un catalyseur alchimique visant à ralentir la catastrophe. Après avoir célébré les funérailles des six enfants Nazem dans les jungles de Nui autour de la Pierre de la Mère, la flotte de Sulayman Rai prend finalement le large avec le peuple pyriste. Bientôt, Pyrae sera inondée par les flammes.



Peu de bâtiments publics à Vêpre peuvent accueillir autant de spectateurs que l'amphithéâtre Vhorili. Construit il y a des siècles à proximité du domaine palatin, cette magnifique agora fut érigée sur le lac Dive lui-même. Grâce à une cinquantaine de massifs piliers de bois enfoncés dans les profondeurs du lac ceinturant Vêpre, cette salle de spectacles circulaire donne l'impression aux convives prenant place dans ses estrades de flotter sur la surface des eaux. Cependant, l'amphithéâtre, bien connu parmi le gratin artistique de la capitale avhoroise, n'est que rarement utilisé par les troupes de théâtre et ménestrels de la région ; seuls les plus grands peuvent s'y produire. La Grande Confesse du 30 mai devait être l'une de ces occasions historiques.

Le couronnement surprise du Guérisseur dans les jungles de Pyrae causa une onde de choc dans le royaume d'Ébène. Entre Élémas V, Ferval, Théodoria et, désormais, le « Roi », les Ébénois étaient déchirés. Si plusieurs des palatinats ou comtes du pays affichèrent promptement leurs couleurs, Giorgio Filii, Avhor et l'Ordre refusèrent de se prononcer. Lorsque les représentants de ces instances annoncèrent publiquement que, devant la corruption et le fanatisme en Ébène, il valait mieux s'unir derrière le détenteur du sang d'ambre que de s'enliser dans les déchirements incessants, l'étonnement fut général. Néanmoins, le Roi semblait rallier à lui de nombreuses puissances célésiennes, réprimer fermement l'hérésie et la criminalité et accomplir des miracles fabuleux. Le jeune palatin d'Avhor Giorgio Filii, connu pour respecter la force et la discipline, avait admis ces faits et souhaitait maintenant se rallier à la cause du Guérisseur.

Or, Filii n'avait pas l'habitude de se laisser éclipser. Si Avhor et l'Ordre devaient entrer dans le cortège royal, ce serait fait glorieusement. Dès le début du mois, l'amphithéâtre Vhorili fut donc aménagé afin d'accueillir la « Confesse », ce moment où les nouveaux alliés du Roi plieraient le genou devant leur suzerain. Au centre de la zone centrale, une plate-forme de bois surélevée fut d'abord érigée afin que les dignitaires -dont Giorgio lui-même- puissent être bien vus de tous les spectateurs. Tout autour, sur les colonnes de marbres blancs soutenant les estrades, de majestueux rideaux pourpres et or rappelant les armoiries Filii furent suspendus, enveloppant l'amphithéâtre dans une ambiance feutrée et artificiellement intime. Enfin, à intervalles réguliers sur les murs, des bannières à l'effigie de la vigne d'Avhor furent accrochées. Le message de Giorgio était limpide : c'était un allié puissant qui daignait se joindre au Roi et non pas un vulgaire seigneur.

Le 30 mai, les délégations invitées pour l'événement franchirent les massives portes de chêne de l'amphithéâtre. D'Avhor, on pouvait bien sûr noter Giorgio Filii et son épouse, Fidélie Belleli. À la surprise générale, même le frère et la sœur de Giorgio, Cassio et Valentina, lui emboitaient le pas. Les accompagnaient aussi la comtesse Vénitia Cordari et sa garde du corps Francesca Puccini, de même que Guido de Viscentini, envoyé d'Adam De Viscentini. Des palatinats étrangers, on peinait à comptabiliser les invités :

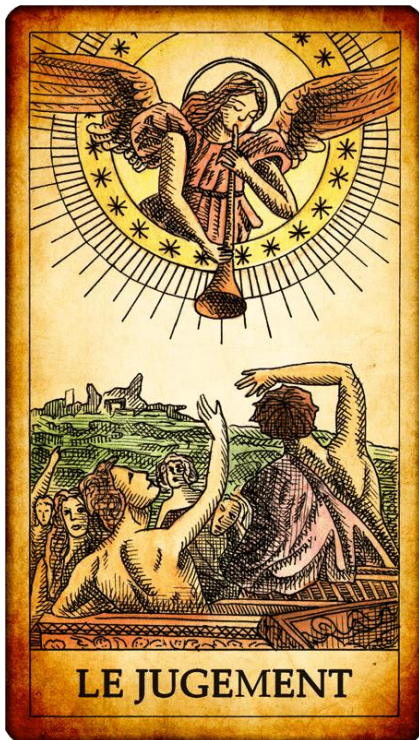
- Raffaele Sansoni, envoyé d'Oliviero di Rimini
- Milaire Des-Ormeaux, envoyé d'Apolline de Jade.
- Margot Crevoisier
- Hélène de MontFaucon, envoyée de Mila Chilikov
- Jean Duval, envoyé de François Lebouthilier
- Bernardin Vertboisé, envoyé d'Alianne Branderband

- Henri DuCrane
- Ezekiel Monfrynn, envoyé de Solen Orwyn

C'était ce dernier qui représentait officiellement le Roi, alors occupé en d'autres régions du pays. À l'extérieur, dans les quartiers huppés de Vêpre, c'était Victor Casielli, assisté des officiers Filii, qui menait près d'une vingtaine de contingents protégeant la rencontre. Personne ne devait compromettre ce moment historique.

Vers midi, les célébrations débutèrent solennellement. Sous les chants des religieux rassemblés sur place, Raffaele Sansoni et Ezekiel Monfrynn firent l'ascension de la plate-forme et se présentèrent aux spectateurs rassemblés dans les gradins. Après les liturgies traditionnelles entonnées par Raffaele, Ezekiel expliqua comment le Roi accueillait à lui les fidèles :

« Mes frères, mes sœurs, certains d'entre vous ont sans doute entendu parler du Guérisseur, aujourd'hui couronné Roi. J'ai été témoin des miracles dont il est capable, il n'existe nul mal qui lui résiste. Pourvu que votre cœur soit pur, vous n'aurez qu'à le rencontrer en confession et si vos intentions sont nobles vous serez récompensés. Pour le fidèle qui prend conscience de ses fautes et les partage humblement au Roi, il y a une place dans le royaume que nous nous apprêtons à construire. Vous tous qui êtes ici en ce jour, vous avez fait le choix de confesser vos torts afin d'entrer purifiés dans le nouvel ordre d'Ébène sous le Céleste. Qui débutera donc? »



Pendant un instant, on hésita. Georgio Filii souhaitait-il débiter ou clore la grande confession? Lorsque Valentina et Cassio se levèrent du balcon légèrement en retrait où siégeait le palatin et sa cour personnelle et rejoignirent Monfrynn, on comprit que la seconde option avait été privilégiée. La sœur et le frère du palatin furent donc les premiers à présenter leurs fautes. Leurs courtes vies n'ayant été les objets que de peu de scandales, ces confessions furent brèves. Leur succédèrent ensuite quelques nobles de Vêpre sans grande envergure. Du moins, jusqu'à l'arrivée de l'Ordre.

Vers 14h00, un contingent d'une centaine d'individus fit soudainement irruption en rangs serrés dans l'amphithéâtre. Vêtus de toges blanches et de masques sans traits, ils étaient suivis par une cinquantaine de moines et de religieuses habillés de noir et de blanc. Lorsqu'ils furent au pied de la plate-forme, ceux-ci s'arrêtèrent afin de laisser leurs deux meneurs rejoindre la petite cohorte de pieux sujets ayant accepté de se confesser au Roi. Une fois bien campés devant Monfrynn, ceux-ci retirèrent leurs masques et révélèrent leurs identités : Delfina Casielli et Orfeo Rana. D'une voix claire et tranchante, la dame débuta : « Je suis Delfina Casielli, aussi appelée la Lune. Je suis coupable de tout et surtout capable du pire. Je suis

coupable du crime d'avoir cru qu'Ébène nous offrirait notre salut. Je suis coupable d'avoir été naïve. Vous qui êtes prompts à me juger, vous voilà qui usez des pires subterfuges pour couronner un Roi afin de vous nettoyer de vos péchés. Vous ne méritez aucun Prophète. Vous ne méritez que la mort. »

Dans l'assistance, un tollé de protestations se fit entendre. Derrière Delfina, Raffaele ne put s'empêcher de pousser un juron : « Sale...comment osez-vous! ». Orfeo n'attendit pas et enchaîna avec sa propre confession : « Je suis Orfeo Rana, aussi appelé la Tempérance. Voyez ceci comme votre rédemption. La mienne tout autant que la vôtre. Vous n'êtes pas dignes de vivre dans l'Idéal. Vous ne méritez pas la pureté. Vous aspirez à plus grand que vous pouvez n'en supporter. Aujourd'hui je vous offre ma propre tempérance. »

Sur ces mots, Orfeo leva la main en l'air et l'abassa vivement. Tout autour, les lourds rideaux pourpres et or suspendus entre les colonnes soutenant les gradins s'affaissèrent subitement. Derrière ceux-ci apparurent des dizaines d'arquebusiers arborant autant les couleurs de la famille Filii que celles de l'Ordre. En un instant, avant même que le public ne puisse hurler son effroi, une succession de déflagrations déchira l'air ambiant. Dans les estrades surplombant la plate-forme, les spectateurs furent fauchés par ces premières salves. Tandis que la panique s'installait dans la foule et que les arquebusiers échangeaient leurs armes afin de faire de nouveau feu, les guerriers et moines de l'Ordre dégainèrent des poignards dissimulés dans les plis de leurs toges et se ruèrent dans les rangs de spectateurs. Pour les quelques désespérés qui parvinrent à gagner la sortie, ce furent de massives portes closes et verrouillées qui s'offrirent à eux. Milaire Des Ormeaux, représentant d'Apolline de Jade, était l'un de ceux-ci. Encerclé par l'ennemi, il eut à peine le temps de prononcer sa malédiction : « Traîtres à la lumière! Traîtres au Roi Prophète! Que les ténèbres vous dévorent et que le Céleste vous bannisse à jamais de sa lumière! ». Ces derniers mots furent interrompus par une balle directement logée entre ses deux yeux.

De leur balcon, Fidélie et Georgio observaient attentivement les événements se déroulant sous leurs yeux. Si la dame Belleli paraissait garder son calme et son sang-froid, Georgio pour sa part était en proie à une extase inqualifiable. Le massacre qui s'offrait à ce jeune psychopathe était un spectacle aussi jouissif que sanglant. À chaque seconde, des nuques se brisaient, des gorges étaient tranchées et des balles balayaient des innocents. Le tout sous les regards impuissants des confessés, de Raffaele et d'Ezekiel, toujours présents sur la plate-forme et volontairement épargnés par la tuerie. Valentina et Cassio Filii eux-mêmes figuraient parmi ces malheureux témoins cernés par la mort.

Après d'interminables minutes, le calme revint dans l'amphithéâtre. S'il demeurait des survivants dans les gradins, nul n'aurait pu le dire à cet instant tellement les cadavres et les agonisants s'entremêlaient dans des rivières de sang. Ce n'est qu'à ce moment que les grandes portes s'ouvrirent afin de laisser entrer deux femmes et un homme bâillonné portant un nouveau-né. Emboitant le pas de Solène Maggioli, Isadora Aerann et Leandre de Haute-Sève -porteur du bébé et bâillonné- pénétrèrent dans l'arène. Dame Maggioli, brandissant une torche enflammée et revêtant une toge blanche comme Delfina et Orfeo, toujours présents aux côtés de Raffaele et d'Ezekiel, invita Leandre et son enfant à rejoindre les derniers témoins. Le Corrésien, étrangement passif, obéit à l'ordre. Par la suite, elle prit la parole : « Je suis Solène Maggioli, l'Impératrice. Je n'ai rien à confesser. La confession implique le regret, et je ne regrette absolument rien. J'ai combattu pour les tribunaux populaires, j'ai appliqué la justice comme mon âme et conscience me le dictaient et j'ai fait ce qui devait être fait. »

Solène confia alors sa torche à Isadora qui s'en empara lentement. Sur le visage de la fille du duc de Fel, on ne pouvait lire aucune émotion. Ni haine, ni peur, ni compassion. Seulement une froideur dissimulant des semaines de détention et, probablement, de torture aux mains de l'Ordre. Maggioli poursuivit : « Nul n'est au-dessus de la Justice. Ni ceux qui ont payé de leur vie ici...ni nous. Observez Leandre de Haute-Sève. Il était un Illuminé. Nous l'avons guéri. Aujourd'hui, son esprit est plus assombri encore qu'il ne l'était. Il y a certaines corruptions qui ne peuvent être corrigées ou soignées. Il

y a certaines corruptions qui ne peuvent qu'être purgées. Par l'acte que nous menons aujourd'hui, nous serons un phare de Justice dans l'Histoire corrompue d'Ébène. »

Dame Maggioli décocha un regard à Isadora qui fit quelques pas et lança sa torche au pied de la plate-forme de bois. Pendant quelques secondes, les témoins observèrent la scène médusés. Brusquement, les dalles de pierre tout autour de la structure de bois s'embrasèrent. Sous les rires stridents et les acclamations de Georgio Filii perché en haut de son balcon, Solène, Delfina et Orfeo levèrent les yeux vers le ciel en commencèrent à entonner silencieusement leurs prières. Isadora, quant à elle, profita du moment pour tourner les talons et prendre la fuite par les portes laissées ouvertes après son entrée.

Puis vint l'explosion. Sous la surface de la plate-forme, des dizaines de barils d'huile, de feu grégeois et de paille s'enflammèrent et ébranlèrent jusqu'à la structure même de l'amphithéâtre Vhorili. Dans les estrades, les soldats de l'Ordre et de Filii furent transpercés de centaines d'éclats de bois. Solène, à quelques pas de la plate-forme, fut elle-même balayée et déchiquetée. Georgio lui-même, qui pensait probablement être à l'abri du haut de son balcon, fut surpris de ressentir une secousse inhabituelle sous ses pieds. Delfina, Orfeo et Solène avaient-ils utilisé davantage de feu grégeois que prévu?

Soudainement, le sol de l'amphithéâtre ancestral s'affaissa, emportant avec lui l'entièreté du bâtiment érigé au-dessus du lac Dive. Sur la rive, les soldats de Vêpre ne purent que contempler avec effroi ce monument culturel et ses occupants sombrer dans un fracas tonitruant vers les profondeurs du lac. Dans le ciel, projetées par l'explosion initiale, des centaines de cartes de tarot représentant le Monde virevoltaient doucement, se déposant sur la surface noire des eaux.

Le 2 juin, le bilan des morts et des disparus demeurait incertain. Sur les berges du lac, quelques corps avaient été retrouvés par la garde de Vêpre...mais les rapports officiels étaient plus que sinistres. Des seigneurs et dames présents sur place, il ne semblait y avoir aucun survivant. L'Ordre avait mené son ultime coup d'éclat.

Résumé : Georgio Filii et l'Ordre acceptent de plier le genou devant le Guérisseur couronné. Or, lors d'une confesse publique à Vêpre, ils exécutent sauvagement les représentants du Roi et font exploser l'amphithéâtre où ils se trouvent tous. Le bilan des morts et des survivants est encore à ce jour incertain.



LA CITÉ D'YR

Le Chancelier Novelli de Vêpre connaissait la haute naissance des deux hommes qui se trouvaient devant lui, mais tout de même, en les observant, il y croyait difficilement. Assis à son bureau, il observait les deux vieillards à l'air abattu qui s'expliquaient d'un ton nerveux en se versant coupe sur coupe de vin d'Avhor. Leurs manières parlaient d'elles-mêmes et leur statut ne faisait aucun doute. Ils portaient cependant ces habits exécrables qui sentent le poisson et le goudron. Ils avaient les cheveux mal lavés et les yeux bouffis de fatigue. Saisi par l'incongru, Novelli avait cessé d'écouter depuis quelques minutes, incapable de savoir qu'en penser. Se reprenant, il coupa court :

« Excusez-moi, ambassadeur Morjoy, mais j'aimerais bien prendre en note tout ce que vous et notre ami salvamerois l'ambassadeur Corella avez expérimenté. Reprenons du début, voulez-vous?... Vous dites être arrivés ici à Vêpres, en barque avec vos familles respectives? »

L'ambassadeur Morjoy vida son verre et reprit : « On nous a expulsés de la cité d'Yr, chancelier! Ni plus, ni moins! Nous avons vogué dans cette barque en espérant parvenir jusqu'ici sans être dévalisés du peu qu'il nous reste! C'est un scandale! Nous demandons à être reçus par monseigneur Filii le plus rapidement possible afin d'obtenir justice! »

Se redressant sur sa chaise, Novelli réprima un certain malaise : « Ambassadeur...vous savez certainement que votre témoignage au seigneur Filii sera plus...efficace...si vous me laissez l'orienter correctement. J'ai besoin de plus de détails. Racontez-moi tout.»

L'ambassadeur Morjoy soupira et, après un regard à son compagnon, commença le récit.

« Tout a commencé fin avril, le lendemain des floraisons, plus exactement. Yr avait bien célébré. J'avais moi-même organisé une réception dans ma villa de la Plaza des Neufs Jardins. Rien de trop excentrique, mais je ne pouvais pas non plus faire honte à notre héritage avhorois, vous comprendrez bien... c'était mon rôle d'ambassadeur dans la capitale que de bien représ... Enfin, toujours est-il que la fête fut, je le crois, bien appréciée des invités. Je fus réveillé tôt le lendemain par les domestiques qui souhaitaient savoir si les restes du buffet devaient être distribués à certains convives déjà levés. Je réglais les détails quand on frappa frénétiquement à la porte. On ouvrit à un messenger vêtu d'habits couleur ivoire. Il portait, représenté sur ses habits, une rose rouge et blanche. Sans se présenter, il annonça que tous les ambassadeurs palatins et leurs suites étaient immédiatement appelés sur la Plaza pour y entendre une annonce. Croyant que c'était relatif à la fête des floraisons, nous nous sommes tous et toutes vêtus en conséquence. J'ordonnai aux domestiques de préparer le dîner pour le retour. Je ne me doutais pas, alors, qu'il s'agissait des derniers moments d'une autre vie. Ça me semble déjà si loin.

Sur la place, je reconnus certains invités de la veille et les autres ambassadeurs palatins, parmi lesquels mon ami Corella de Salvamer, ici présent. Toute la haute noblesse de la ville y était rassemblée. Derrière, je remarquai également les visages de beaucoup de jeunes nobles mineurs provenant probablement de l'entourage de barons. Leur présence était inhabituelle sur les Neufs Jardins et j'aurais dû m'en apercevoir plus rapidement. Ils vivaient jusqu'alors dans des villas à l'ombre des manoirs palatins et ne fréquentaient pas souvent nos demeures. Quoi qu'il en soit, nous attendions. Les jeunes nobles et les jeunes dames se multipliaient et la foule semblait se densifier par leur arrivée rapide. En périphérie, beaucoup de gens d'armes se regroupaient, la garde capitoline qui elle aussi portait

maintenant la double rose. Finalement, un groupe de jeunes gens vêtus de toges noires se fraya un



chemin jusqu'au centre de la place. Ils étaient menés par un homme barbu qui – je l'apprendrais plus tard – était Richard de Grise. Je commençais à me douter que ce à quoi nous aurions droit n'aurait rien à voir avec les floraisons. Finalement, de Grise se hissa sur le promontoire d'un monument et commença à s'adresser à la foule.

Il annonça la nomination de son frère Gaspard de Grise à titre de comte d'Yr. Certains des jeunes nobles rassemblés ne cachèrent pas leur satisfaction. On entendait déjà des cris soutenus.

Je ne me rappelle pas de tous les détails, mais il poursuivit pendant près d'une heure. Il parlait du pouvoir dangereux des palatins et de leurs abus. Il disait que les palatins avaient conservé le pouvoir de manière tyrannique, sans partage pendant des siècles alors que comtes, barons et nobliaux croulaient sous les taxes et saignaient dans la guerre. Il accusait aussi les palatins, soi-disant responsables de l'élection de Théodoria et favorisant leurs intérêts personnels à l'intégrité de leurs vassaux, du peuple et du royaume. Il disait aussi c'était le pouvoir absolu des palatins qui avait permis la trahison de Fel, que le peuple et la petite noblesse devaient s'élever ensemble, que les symposiums permettaient l'avancement, etc etc. Un discours de trahison, si vous voulez mon avis.

Les nobliaux, par contre, semblaient plus qu'encouragés par les déclarations de ce De Grise. Les cris se faisaient de plus en plus soutenus et des pierres volaient dans notre direction. La garde, pourtant, n'intervenait pas. Richard de Grise termina son discours en exigeant qu'un inventaire complet de tous les avoirs palatins dans la capitale soit transmis au comte d'Yr dans les meilleurs délais. Nous avons rapidement quitté cette démonstration, ne voulant pas être associés à ces propos et craignant de plus en plus pour notre sécurité. Ce jour-là, les éclats et les cris se poursuivirent jusqu'à tard dans la soirée.

Le lendemain, soit le 28 avril, je fis envoyer, tel qu'indiqué, l'inventaire complet de mes possessions dans les anciens quartiers de la Garde Céleste où s'étaient installés le comte et sa suite. Je demandai au messager de me faire rapport des mouvements dans la capitale. À son retour, il m'affirma qu'on avait suspendu des bannières blanches arborant cette rose bicolore un peu partout dans la ville. Aussi, certains partisans felbourgeois de la maison de Grise avaient apparemment été libérés des geôles municipales. Rien de plus. Durant la nuit, j'entendis des éclats de voix aux origines inconnus sur la Plaza. Ce fut la même histoire pour les trois jours suivants.

Le matin du 2 mai, l'ambassadeur Corella envoya un messager me prévenir qu'on avait brisé les carreaux de certaines de ses fenêtres durant la nuit. Des pierres anonymes puissamment lancées, sans message. Lorsqu'on demanda à la garde capitoline de renforcer la sécurité des quartiers, elle refusa. La

garde demanda à l'ensemble des ambassadeurs de regagner leurs manoirs et d'y rester, par ordre de son nouveau capitaine Richard de Grise. C'est ce que je fis, demandant aux domestiques de renforcer les portes pour la nuit.

Je ne suis plus sorti jusqu'au 7 mai. Je décidai de me rendre auprès de Gaspard de Grise lui-même pour porter plainte et pour exiger une meilleure sécurité sur la Plaza. Accompagné de mon garde du corps, je m'engageai dans la ville en direction du manoir comtal. En chemin, je constatai tout d'abord les mêmes bannières qu'avait vues mon messenger, avec cette double rose que je maudis aujourd'hui. Plusieurs murs étaient couverts de slogans divers, rejetant encore les palatins ou faisant l'apologie des Symposiums. À en croire certains, on appelait même la constitution d'un symposium de toute Ébène. Un peu partout, je vis des comptoirs tenus par de jeunes nobles servant du pain à la population.

Arrivant face à la demeure du comte, je remarquai qu'un groupe de jeunes hommes et de jeunes femmes en armes se tenait à l'entrée. Ils étaient de bonnes familles, mais certains portaient ces mêmes toges noires que j'avais vues sur la Plaza, quelques jours plus tôt. La plupart semblaient venir de Laure et de Felbourg, mais certains me semblaient de manières valéciennes et cassolmeraises. Je demandai à être présenté au comte, me présentant comme l'ambassadeur de monseigneur Filii dans la capitale. Ils ont ri, monsieur le Chancelier! Ils ont ri, me disant que je n'avais rien compris et que je ferais mieux de retourner chez moi avant qu'il ne soit trop tard. Estomaqué, je retins mon garde du corps devant la supériorité de leur nombre. Je dus regagner le manoir, sans succès et furieux.

Le surlendemain, un autre messenger passa de bon matin. À en croire Corella et certains autres ambassadeurs, nous avons tous reçu la même visite. Cette fois, le messenger était accompagné d'une escorte de la garde capitoline et d'un groupe de jeunes nobliaux. Je ne l'oublierai jamais. C'était le début du malheur réel... d'abord, nous étions mis en garde en vue, condamnés à être espionnés dans nos propres appartements. Ensuite, la moitié de mon manoir était saisi et remis à ces jeunes idiots! Ils entrèrent comme des rois dans ce qui semblait devenir le repaire de rapaces...ils eurent l'arrogance de s'en tenir à une courtoisie ridicule alors que nous étions confinés à mes quartiers pour mieux leur laisser la place au rez-de-chaussée. Des jeunes pyréens, corrésiens, et sarrens s'ajoutaient aux exilés felbourgeois et aux laurois, dans mes halls et dans mes salons! Malgré mes protestations, la garde ne bronchait pas et nous repoussait pour laisser la place à ces gens. Dans le désordre, les domestiques prirent la fuite. Je ne les ai jamais revus.

Au fil des jours suivant la saisie, les occupants du manoir s'installaient d'une manière inattendue. Au lieu de piller nos vivres et nos meubles, ils semblaient tout préparer pour un déménagement. Ils travaillaient toute la journée et, le soir, ils s'attablaient pour discuter. Ils semblaient comploter, préparer quelque chose. Je me suis mis à écouter discrètement de l'étage, espérant savoir si nous étions mis en danger par leurs projets. Ils parlaient d'une alliance des Symposiums, du Symposium de toute Ébène et d'une organisation qu'ils mettaient sur pieds avec la bénédiction des De Grise, «L'Alliance des barons» qui souhaitait soutenir la mise en place des Symposiums dans le reste d'Ébène. Ce fut comme cela pendant presque deux semaines. Des gens allaient et venaient dans mon manoir. Des gueux, même, parfois, venaient chercher des marchandises qu'on leur donnait en échange de messages transmis.

Le 21 mai, si mes calculs sont exacts, la garde capitoline entra dans le manoir vers midi. De ma fenêtre, je pus voir que deux charrettes étaient installées devant. Un héraut accompagnant la garde prononça l'édit tout haut dans le hall : les possessions de notre ambassade étaient saisies par le comté d'Yr et par la noblesse pour être redistribuées en des lieux qui restent à déterminer. Nous étions par le fait même

dépossédés et renvoyés sur nos terres d'origine. En sortant, je pus remarquer que la majorité des ambassadeurs de la Plaza subissaient le même sort. Par contre, les manoirs Laurois, Cassolmerois, Sarrens et Valéciens semblaient laissés en paix, eux, malgré tout. En fin de journée, nous fûmes finalement embarqués dans les chariots avec nos familles.

En traversant la ville, il m'apparut évident que la ville avait été mise en quarantaine complète, à l'exception du port où nous nous rendions. Chaque coin de rue était contrôlé et les portes extérieures étaient fermées. Les quartiers du bataillon sacré et les domaines princiers semblaient avoir été épargnés et même oubliés. On cherchait probablement à éviter les confrontations. Évidemment, la maison de Grise avait acquis une certaine expérience dans le contrôle urbain durant la guerre civile felbourgeoise et la guerre des deux Couronnes. Nous en subissons aujourd'hui les conséquences.

Arrivés au port, nous remarquons qu'il était en pleine effervescence. Des navires marchands entraient chargés de jeunes nobliaux de cette «Alliance des barons» venus appuyer l'imposition de ce nouveau Symposium d'Ébène. Les navires qui les faisaient entrer sortaient ensuite du port remplis de marchandises, voguant vers je ne sais trop dans quelle direction; probablement chez les partisans de ces Symposiums chez qui on redistribuait nos biens.

On nous installa dans la même barque, la famille Corella et la mienne, nous donnant assez de nourriture et d'eau pour quelques jours et, après une poussée, on nous laissa voguer vers le large. C'est ainsi que prirent fin nos jours dans la capitale et qu'après des efforts surhumains, nous fûmes capables de flotter vers nos belles eaux avhoroises. Nous voilà maintenant devant vous, chancelier Novelli, sans ressources, sans orientation, mais toujours aussi dévoués à notre cause commune. Et maintenant, que ferons-nous? »

La cité d'Yr était paralysée. Au début du mois de mai, par décret du nouveau comte d'Yr Gaspard de Grise, le port de la ville avait été fermé à tout nouvel arrivant afin de prévenir la propagation de la Peste sanglante. Seuls les médecins et volontaires désireux d'apaiser les maux des malades obtenaient le privilège de débarquer des navires jetant l'ancre dans la baie d'Ambroise. Ce n'était toutefois pas là une grande perte pour les marchands et diplomates en visite. Hors des quartiers de quarantaine établis sur l'île du Phare au sud de la ville, toute activité économique ou culturelle s'était arrêtée. Témoin du passage des chariots de cadavres, la populace implorait le Céleste en espérant une fin de crise rapide.

Tôt après la fin du Bal des Floraisons, les zélotes d'Ishtar Kadivel, associés à deux cents soldats savalmerois d'Hadrien Visconti, débutèrent les efforts de mise en quarantaine des malades de la cité. Dans les rues ceinturant le Siège des Témoins, les étals marchands furent expulsés, les chaumières vidées et les boutiques et échoppes fermées. En trois jours à peine, ce secteur devait être libéré de toute activité humaine afin de servir de point d'accueil aux pestiférés. Par la suite, ces derniers devaient être transportés jusqu'au monastère de l'île du Phare (ironiquement, l'endroit où Mila Chilikov avait subi son terrible rituel). Les religieux de ce bout de terre isolé sur la baie d'Ambroise avaient accepté d'héberger les malheureux pour éviter une propagation de la maladie.

Le maître d'œuvre de ce tour de force logistique fut Klas Bcheraveski, stratège de dame Kadivel. Avant même que les premiers malades n'arrivent sur place, le spécialiste dessina des routes sécurisées pour transporter les cadavres, répartit les ressources et ravitaillements et dispersa les médecins et soigneurs à

sa disposition. Ainsi, lorsque Sirvat Ibtisam et Suleiman Khalid, tous les deux envoyés d'Ishtar, arrivèrent avec les rations apportées directement de Porte-Sainte et des matériaux de construction, les plans des quartiers de quarantaine étaient prêts à être concrétisés. À la mi-mai, les opérations débutaient ; Ishtar Kadivel et ses armées supervisaient l'accueil en périphérie du Siège des Témoins (assurant du même coup la protection du lieu saint) alors qu'Alia Della Rovere veillait au transfert des malades vers l'île du Phare.

C'est dans ce monastère que les principaux guérisseurs prodiguèrent leurs soins. En plus des alchimistes et autres érudits mobilisés, une cohorte de Sages voilés originaires de Fel se présenta sur place. Menée par les désormais célèbres « voilés rouges », elle transportait bien fièrement et sans gêne un épais et ancien recueil aux allures exotiques. Lazaro et Mahran Alethisnosphidias ainsi qu'Ananké Ivarsson venaient gratifier les malheureux de leurs miracles. Rapidement, les visiteurs constatèrent que Lazaro était à la hauteur des récits à son sujet. Lors de séances de méditation communes assistées de son frère Mahran, il invitait les malades à se recueillir et à communier avec l'entièreté de l'existence les entourant. Pour eux, l'Être lui-même serait constitué d'ombre. En tant que parties intégrantes de cette ombre, les individus pouvaient l'altérer et la modeler selon leur volonté. Les plus sages -comme Ferval ou Lazaro- seraient aptes à accomplir des prouesses éclatantes. Lors de ces méditations, Lazaro n'hésitait pas à placer le mystérieux recueil -que plusieurs reconnurent comme le « Livre des Morts »- au centre des patients, en tirant probablement un pouvoir inconnu.

Les miracles se multiplièrent donc. À chaque jour, Lazaro rassemblait une cohorte de 20 malades pestiférés. Pendant de nombreuses heures, il s'enfermait avec eux dans les cryptes sombres du monastère du Phare et procédait aux rituels de méditation. À la fin de la journée, lorsque les gueux ressortaient de leur brève retraite, ils étaient complètement libérés de leurs maux. Aucun autre médecin ou soigneur sur place n'en arrivait à un tel résultat. Au mieux, ces derniers réussissaient à retarder ou arrêter la maladie chez un individu, mais dès qu'ils interrompaient leurs soins la Peste reprenait de plus belle avec virulence.

Au début du mois de juin, l'éclosion de la Peste sanglante était « sous contrôle » dans la capitale. Certes, de nombreux nouveaux cas se déclaraient quotidiennement, mais ceux-ci étaient rapidement redirigés vers les installations de quarantaine. Lazaro, à l'aide de son mystérieux livre, réussissait à soigner les malades, mais à un rythme trop lent pour permettre une réelle éradication du mal. Avec les morts se multipliant, plusieurs âmes désespérées en vinrent à se demander si Ferval, considéré comme un dieu au Silud, ne pourrait pas assister le Sage Alethisnosphidias afin de purifier les landes...

Résumé : La cité d'Yr est paralysée. Tandis que le nouveau comte Gaspard de Grise lance une offensive urbaine afin de saisir les propriétés et possessions des émissaires des palatins d'Ébène, des quartiers de quarantaine contre la Peste sanglante sont établis sur l'île du Phare. Étonnamment, ce sont les envoyés de Fel -les voilés Alethisnosphidias et le Livre des Morts- qui parviennent à soigner la maladie.